

La rubrique

DES PATRIMOINES *de Savoie*



éditorial

La Rubrique 27

Conseil général de la Savoie

Conservation départementale du Patrimoine
Hôtel du département, BP 1802
73018 Chambéry cédex
Tél. (00-33-4) 04 79 70 63 60
Fax (00-33-4) 04 79 70 63 01
E-mail cdp@cg73.fr



La chapelle Sainte-Marguerite, XVI^e-XVIII^e siècles, hameau de l'Écot, 2040 m d'altitude, Bonneval-sur-Arc, Haute-Maurienne, IR n°10.

Directeur de la Publication
HERVÉ GAYMARD

Rédacteur en chef
PHILIPPE RAFFAELLI

Direction des Archives, du Patrimoine et des Musées
JEAN LUQUET, Directeur

Conservation départementale du patrimoine de la Savoie

FRANÇOISE BALLET, conservateur en chef du patrimoine
PHILIPPE RAFFAELLI, conservateur du patrimoine
JEAN-FRANÇOIS LAURENCEAU, attaché de conservation
SANDRINE VUILLERMET, assistante qualifiée de conservation
VINCIANE NÉEL, assistante de conservation
LAURENCE CONIL-ROGISSART, rédacteur
ODILE REBOUILLAT, rédacteur
CATHERINE BOULOUFFE, secrétaire

Crédit photographique

Jean-François Laurenceau (Conservation départementale du patrimoine - CDP, CG 73) (couverture)
Jean-François Laurenceau, Sandrine Billet (CDP, CG 73) (page 3)
Jean-François Laurenceau (CDP, CG 73) (pages 4 et 5)
F. Colombar et V. Mancini (CG 74) et D. Vidalie (pages 6 et 7)
Jean-François Laurenceau (CDP, CG 73) (page 8)
Céline Clanet / Fondation Facim (page 9)
Fondation Ripaille (pages 10 et 11)
Jean-Marie Boulard, Hélène Rosset,
Pierre Salembier / Association Grésy Action Culturelle
et Philippe Raffaelli (CDP, CG 73) (pages 12 et 13)
Henri Barthélémy, Christian Mermet (ADRAS),
dessins de Christian Mermet
et Raphaël Escoffier (ADRAS) (pages 14 et 15)
Françoise Ballet, Philippe Raffaelli (CDP, CG 73) (pages 16 à 19)
B. Jacot Descombes, Musée d'art et
d'histoire de Genève (page 18)
Joël Serralongue, Service d'archéologie, Conseil général
de la Haute-Savoie, cartes et croquis Maud Chevalier,
extrait de la mappe sarde, Archives départementales
de la Haute-Savoie (pages 20 et 21)
Archives départementales de la Savoie (pages 22 et 23)
Archives municipales de Tignes (pages 24 et 25)
Jean-François Laurenceau (CDP, CG 73),
Pinacothèque Mus'a al Canopoleno, Sassari (pages 26 et 27)
Pascale Vidonne, Archives municipales de
Bourg-Saint-Maurice,
Jean-François Laurenceau (CDP, CG 73) (pages 28 à 31)
Yannick Milleret (APS, CDP, CG 73) (pages 32 à 34)

La rubrique des patrimoines
de Savoie est téléchargeable sur
www.cg73.fr

Réalisation le cicero
Dépôt légal 2^e trimestre 2011
Tirage 2800 exemplaires
ISSN 1288-1635

CONSEIL GENERAL



Une politique cohérente en faveur du patrimoine doit tenir l'équilibre entre la part faite à la connaissance scientifique et technique, le travail des spécialistes et des chercheurs, et la part indispensable consacrée à la mise en valeur au profit du public. Ce nouveau numéro de *La rubrique des patrimoines de Savoie* a choisi d'illustrer cette alchimie délicate en rendant compte d'expériences multiples et particulièrement éclairantes car elles portent sur le « petit » patrimoine dans les Pays de Savoie.

Ce qualificatif assumé est l'occasion de rappeler que même si les objets ou les sites qui répondent à cette définition ont chacun une valeur patrimoniale moindre que certaines collections ou sites prestigieux, l'ensemble qu'ils constituent est assurément plus représentatif de la réalité de l'Histoire et des cultures des Pays de Savoie. Les conditions de sauvegarde, d'inventaire et de valorisation de ce patrimoine « de proximité » sont d'excellents indicateurs de l'efficacité des politiques en faveur du patrimoine, autant de critères pour évaluer l'action des professionnels et l'intervention des collectivités mais aussi, à un autre niveau, l'éducation et la mobilisation des habitants autour de cet héritage directement sous leur responsabilité, à l'exemple de la réflexion engagée autour de l'ancienne forge des Allues à Saint-Pierre-d'Albigny qui vient récemment de faire l'objet d'une étude.

L'importance de la recherche et de l'action des professionnels est illustrée par trois articles : d'abord la découverte, l'inventaire et la diffusion sur Internet des carnets des docteurs Despine qui offre une vue sans équivalent et d'un réel intérêt médical sur la santé des patients des Thermes d'Aix-les-Bains au XIX^e siècle ; la base de données sur les orfèvres de Savoie est, elle aussi, un outil de connaissance qu'il nous faudra rendre accessible sur Internet ; le dossier sur les gravures rupestres d'Aussois dans le cadre du programme européen Interreg remet à l'honneur ce patrimoine hérité des premières communautés montagnardes dont il faut souhaiter que nous puissions un jour lui donner la présentation qu'il mérite dans le cadre exceptionnel des forts de l'Esseillon.

Deux articles sur les collections départementales de Haute-Savoie et de Savoie mettent en valeur cette fabrique du quotidien, pour reprendre l'intitulé de la belle exposition sur l'art populaire alpin à la Châtaignière-Domaine de Rovorée à Yvoire. L'exposition de la Chambre des comptes au Château des ducs de Savoie, à Chambéry, met l'accent sur la diversité et la complémentarité des objets patrimoniaux, qu'ils témoignent du mode de vie rural, des différences entre les territoires, des mentalités et des croyances, de la mémoire orale transmise entre génération ou de l'impact récent mais déterminant du tourisme.

Deux autres articles sont consacrés à l'étude, à la sauvegarde et à la valorisation de l'ancienne église Saint-Pierre-aux-Liens à Grésy-sur-Isère, action exemplaire qui voit la mobilisation associative locale relayée par les archéologues et les architectes. Au terme de cet engagement de tous les partenaires, c'est une étape qu'il ne faut pas manquer de visiter sur les « Itinéraires remarquables » du département de la Savoie.

Deux nouveaux « Itinéraires remarquables » sont justement à l'honneur puisqu'ils sont inaugurés cet été : de Bourg-Saint-Maurice-Les Arcs à Modane par le col de l'Iseran et de Peisey-Nancroix à Valloire par le col de la Madeleine. Ces deux magnifiques boucles au cœur du Pays d'art et d'histoire des Hautes Vallées offrent une lecture inédite de nos patrimoines : il faut les parcourir en flânant, ne pas hésiter à picorer, à revenir sur ses pas en se laissant guider par la signalétique qui conduit le visiteur, même fin connaisseur, à des découvertes inédites, souvent les plus authentiques.

La Fondation Facim qui anime le Pays d'art et d'histoire a proposé cette année cinquantième anniversaire du barrage de Roselend une action originale. L'exposition « Du torrent au courant, des barrages et des hommes » sur le thème du patrimoine hydroélectrique, s'est enrichie d'un regard esthétique et ethnologique sur les constructeurs de barrages et a conduit Céline Clanet, photographe et artiste, à nous offrir une lecture magnifique dans les expositions de l'été en Beaufortain et dans le bel ouvrage édité chez Actes Sud.

C'est aussi sur ce thème de l'eau, la poursuite de la mission d'inventaire et d'étude du patrimoine hydraulique et thermal conduite par les conservations départementales du patrimoine des deux départements à la demande de l'Assemblée des Pays de Savoie.

Et pour conclure à l'occasion de l'article qui présente le très complet et très original *Programme scientifique et culturel* du château de Ripaille, j'insisterai sur l'importance des débats et des échanges que cette magnifique demeure des ducs de Savoie a accueilli du 29 juin au 1^{er} juillet, à l'occasion des Secondes rencontres entre les acteurs du patrimoine des deux départements savoyards et nos amis de la Vallée d'Aoste. Le cadre d'action en réseau dessiné à cette occasion est assurément un des plus pertinents et des plus prometteurs pour les prochaines échéances et les enjeux majeurs des politiques en faveur du patrimoine.

Hervé Gaymard
Député,

Président de l'Assemblée des Pays de Savoie

ont collaboré à ce numéro ■ Françoise BALLET ■ Sandrine BILLET, chargée de mission, Conservation départementale du patrimoine de la Savoie, sandrine.billet@cg73.fr ■ Cédric BROËT, archiviste, Archives municipales de Tignes, 04 79 40 06 51, cbroet@tignes.net ■ Pierre-Sébastien BURRICHON, administrateur, Fondation Ripaille, 04 50 26 64 44, psb@ripaille.fr ■ Alma CASULA, Soprintendenza ai BAPSAE di Sassari e Nuoro, direttrice Pinacoteca Mus'a al Canopoleno, Sassari, 079 239832, almacristina.casula@beniculturali.it ■ Agnès DABURON, Conseil Territoires & Patrimoine / appui méthodologique, Saint-Martin-d'Hères, 04 76 25 41 81, agnes.daburon@wanadoo.fr ■ Clara DONOSO ALLENDES, stagiaire, étudiante en Master II, Université Lyon II, Conservation départementale du patrimoine de la Savoie ■ Audrey GELLOZ, chargée de mission, Conservation départementale du patrimoine de la Savoie ■ Christophe GUFFOND, assistant de conservation, Service d'Archéologie, Conseil général de la Haute-Savoie, 04 50 51 96 40, christophe.guffond@cg74.fr, avec le concours de Maud CHEVALIER ■ Jean-François LAURENCEAU ■ Viviano MANCINI, Conservatoire d'art et d'histoire de la Haute-Savoie, service des collections, 04 50 51 02 33, viviano.mancini@cg74.fr ■ Christian MERMET, archéologue, ADRAS ■ Yannick MILLERET, chargé de mission, patrimoine hydraulique et thermal, Conservation départementale du patrimoine, yannick.milleret@cg73.fr ■ Danièle MUNARI, responsable Unité archives et territoires, Archives départementales de la Savoie, 04 79 70 87 70, danielle.munari@cg73.fr ■ Pierre-Yves ODIN, animateur du patrimoine, Pays d'art et d'histoire des Hautes vallées de Savoie, Fondation Facim, 04 79 60 59 00, pierre-yves.odin@fondation-facim.fr ■ Philippe RAFFAELLI ■ Hélène ROSSET, association Grésy Action Culturelle, gresyactionculturelle@orange.fr ■ Chantal SOMM, ethnologue, somm@sfr.fr ■ Pascale VIDONNE, archiviste municipale, service archives et patrimoine, Bourg-Saint-Maurice-Les-Arcs, 04 79 07 23 33, p.vidonne@bourgsaintmaurice.fr ■ Vinciane NÉEL

itinéraires remarquables

à la découverte du Pays d'art et d'histoire des Hautes vallées de Savoie

Le Conseil général de la Savoie poursuit la politique départementale de promotion et de mise en valeur de l'ensemble des territoires savoyards lancée en 2004 par la mise en œuvre cette année d'un nouveau volet des « IR » – *Itinéraires Remarquables des sites, monuments et personnages célèbres*... valorisé au sein du programme européen de coopération ALCOTRA.

C'est en collaboration avec le Pays d'art et d'histoire des Hautes vallées de Savoie, animé par la Fondation Facim, que la Conservation départementale du patrimoine a élaboré deux nouveaux itinéraires pour l'été 2011 : *De Bourg-Saint-Maurice – Les Arcs à Modane par le col de l'Iseran* (IR n°10) et *De Peisey-Nancroix à Valloire en passant par le col de la Madeleine* (IR n°11).

Il a été choisi de proposer au public deux itinéraires novateurs qui s'affranchissent de la lecture habituelle et de l'offre par vallée afin de mettre en valeur les cols qui relient la Tarentaise à la Maurienne.

Parmi les lieux remarquables à découvrir au fil de ces nouveaux itinéraires, indiquons quelques sites « IR » incontournables : le hameau de La Perrière à Montaimont, la Tour de Bérold, haut lieu historique à Le Châtel, le Fort du Télégraphe, spectaculaire ouvrage fortifié de l'Armée des Alpes à Valloire, Saint-Jean-de-Maurienne, ville natale du célèbre couturier Pierre Balmain, le col de l'Iseran sur la Route des Grandes Alpes, l'ancienne Rizerie de Modane, témoin du passé industriel frontalier, la station des Arcs et son patrimoine architectural



Habitat traditionnel, La Mazure, Sainte-Foy-Tarentaise.



Moùtiers, le groupe épiscopal et la vieille ville, le cœur de la Tarentaise.

innovant, la formidable barrière des forts sardes de l'Esseillon entre Aussois et Avrieux, Bonneval-sur-Arc, village de la famille des fameux guides Blanc... Les dépliants sont disponibles gratuitement dans les offices du tourisme et téléchargeables sur le site du Conseil général de la Savoie www.cg73.fr

Nouveautés à venir

– Une mise en valeur du patrimoine de Bourdeau. La commune de Bourdeau a souhaité intégrer les « IR » avec la réalisation d'un circuit reliant les points remarquables de son patrimoine.

– Un nouveau guide des IR « Sites, Monuments et Personnages célèbres ». Afin de valoriser, d'encourager et d'accompagner la découverte du patrimoine savoyard au travers des onze « IR » actuels, un nouveau guide paraîtra au cours de l'été 2011. D'itinéraire en itinéraire, ce dernier offrira une sélection de sites remarquables par la diversité des patrimoines, religieux, fortifié, artisanal, industriel, agricole, artistique qu'ils recèlent... Des focus sur des personnages célèbres et des coups de cœur



animeront également ce guide qui offrira aux visiteurs une synthèse culturelle et patrimoniale assortie de quelques clefs d'interprétation. Cette nouvelle invitation des « Itinéraires Remarquables » devrait inciter le plus large public, touristes, nouveaux arrivants et locaux, à explorer les nombreux horizons culturels du département de la Savoie.

Audrey Gelloz & Sandrine Billet



Vestiges de l'église Saint-Pierre-d'Extravache, Bramans, Maurienne.

Germain Sommeiller (1815-1871), ingénieur et directeur des travaux du percement du tunnel ferroviaire du Mont-Cenis (1857-1870).

[ci-contre, à gauche] Un haut lieu historique, la Tour de Bérold et l'église priorale Notre-Dame-de-l'Annonciation, Le Châtel, Maurienne.



[ci-dessous] Au col de l'Iseran, la chapelle Notre-Dame-de-Toute-Prudence, architecte Maurice Novarina (1937-1939).



ACTUALITÉS
PATRIMOINE

étude documentaire et recherche

les maîtres-orfèvres

en Savoie



ACTUALITÉS PATRIMOINE

Poinçon d'essai aux armes de Savoie
et poinçon de Georges Rey,
maître orfèvre chambérien, XVIII^e siècle.

C'est en mars 2011 qu'une étude documentaire sur les maîtres-orfèvres en Savoie a été lancée lors d'un stage de quatre mois de Master 2 « Professionnel Patrimoine », fruit d'une collaboration entre la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie et l'Université Lumière Lyon 2. Cette étude a eu pour but d'approfondir la connaissance historique et stylistique de l'orfèvrerie religieuse savoyarde, produite ou importée dans les anciens États de Savoie et lors des périodes d'annexion française jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Basée sur un premier corpus de l'orfèvrerie établi par la Conservation des antiquités et objets d'art de la Savoie, la création d'un répertoire et d'une base informatisée¹ « auteurs », a permis d'établir une meilleure identification des poinçons des maîtres orfèvres et des maîtres essayeurs.



Ciboire, atelier Favier Frères, Lyon,
seconde moitié du XIX^e siècle, Albertville-Conflans.



Une ampoule aux saintes huiles,
poinçon d'Antoine Vincenty, maître orfèvre
chambérien, fin du XVIII^e siècle, Châteauneuf.



[de gauche à droite] Poinçon de premier titre argent à l'aigle couronnée de Savoie, poinçon de François Rabut, maître orfèvre chambérien, initiales FR surmontées d'une balance, poinçon de garantie au soleil du bureau de Chambéry, période de la Restauration sarde, second quart du XIX^e siècle.

Qu'est ce que l'orfèvrerie ?

Orfèvrerie signifie « artisanat d'or » ; l'orfèvre travaille les métaux précieux, essentiellement l'or, le vermeil et l'argent. L'orfèvrerie a trait à la fabrication, à la transformation ou à la restauration d'objets divers faits de métaux précieux, liés au culte, à l'usage domestique, à l'ameublement ou encore à l'art de la table.

L'étude des maîtres orfèvres de Savoie a porté essentiellement sur les vases sacrés destinés au culte. Ces objets consacrés sont ou étaient utilisés par le prêtre pour la liturgie : la consécration du vin et du pain, la communion ; ils constituent une « chapelle ». Certains de ces accessoires sont remarquables : le ciboire, le calice et la patène, l'ostensoir soleil. Chaque vase sacré présente divers poinçons qui vont confirmer l'authenticité de l'objet et dans un même temps préciser la nature du métal ainsi que son titre. Leur identification permet de connaître le maître orfèvre, la date et l'atelier de fabrication.

Le cas particulier des orfèvres savoyards

Du Moyen Âge jusqu'à l'époque moderne, les orfèvres poinçonnaient les pièces des blasons des comtes et des ducs de Savoie. Les premières marques d'identification propres aux orfèvres apparaissent seulement au XVII^e siècle. Selon le tabellion, les orfèvres étaient installés essentiellement à Chambéry, à Annecy, plus rarement à Moûtiers et à Saint-Jean-de-Maurienne.

Les orfèvres français doivent faire insculper leur poinçon auprès de l'administration du département et du bureau de garantie, celui-ci sera par la

suite répertorié sur une plaque d'insculpation en cuivre ou sur un registre selon les périodes.

Suite à la création du Département du Mont-Blanc en 1792, un registre des orfèvres documenté d'une plaque d'insculpation est créé par l'administration française. Ce registre des maîtres orfèvres sera maintenu en activité sous la Restauration sarde jusqu'en 1824, puis suspendu. Il sera à nouveau remis en usage après 1860.

Si certains orfèvres ont laissé de nombreux témoignages de leur activité dans les registres d'archives, d'autres semblent avoir été oubliés par l'histoire, autant que par les collectionneurs. De ce fait plusieurs pièces du répertoire savoyard restent encore aujourd'hui non identifiées.

Des objets protégés

au titre des Monuments historiques

Avant d'être des objets mobiliers classés ou inscrits au titre des Monuments historiques, les vases sacrés sont, en règle générale, la propriété des communes et affectés au culte selon la loi de 1905 de séparation des Églises et de l'État.

Au sein du département de la Savoie, nous avons pu répertorier 351 vases sacrés dont 128 faisant partie des objets mobiliers classés et 163 des objets mobiliers inscrits au titre des Monuments historiques. À partir de cette liste, nous avons pu constituer un inventaire des maîtres orfèvres comptabilisant 56 auteurs. Dans la base de données comprenant les orfèvres et les essayeurs, chaque orfèvre est référencé par une fiche, plusieurs champs nous permettent de recenser les dates d'activité, le lieu d'exercice, les poinçons utilisés. Une biographie historique complète les informations sur l'orfèvre, d'après des sources archivistiques, comme le registre des orfèvres (ADS 3B138), le registre des patentes des matériaux d'or et d'argent (ADS 1FS 2098, 2099), la plaque d'insculpation ainsi que des sources bibliographiques².

Cette étude documentaire a permis d'obtenir un



Calice et patène, François Rabut, maître orfèvre chambérien, période de la Restauration sarde, Beaufort-Arèches.

répertoire numérique des maîtres orfèvres et des maîtres essayeurs qui ont exercé en Savoie du XVII^e siècle jusqu'au XIX^e siècle, ainsi qu'une connaissance plus approfondie sur un sujet peu étudié dans le département, les derniers travaux remontant jusqu'alors aux années 1980.

Clara Donoso Allendes

Notes

1. Cf. article de Jean-François Laurenceau dans *La rubrique des patrimoines de Savoie*, n° 26, décembre 2010.

2. Cassan C., « Les orfèvres de Savoie », tiré de : *Art et Curiosité*, n° 80, Imprimerie Rosay, Paris, 1980, 43 p. Chalabi M., Jaze-Charvolin M.-R., « Poinçons des fabricants d'ouvrages d'or et d'argent Lyon 1798-1940 », *Cahiers du patrimoine* n° 31, éd Imprimerie Nationale, Paris, 1993, 324 p. Sous la dir. de Richard D., *Orfèvrerie en Savoie*, catalogue de l'exposition du musée Savoisien de Chambéry, 1983, 40 p.

Bargoni A., plusieurs articles sur les maîtres orfèvres et les maîtres essayeurs en Piémont in *BSPABA*, XVI-XVII, 1962-1963, XIX, 1965 et *CSP*, novembre 1972 et 1975.

Mots-clés

Calice – Vient du grec *calix*. Coupe dans laquelle on consacre le vin pendant la messe, il est lié à l'Eucharistie.

Patène – Petit plat de forme circulaire sur lequel est disposée l'hostie du prêtre avant et après la consécration.

Ciboire – Objet qui protège et garde l'autel. C'est une réserve eucharistique pour la conservation des hosties au moment de la communion.

Ostensoir-soleil – Cet objet, utilisé seulement à partir du XVIII^e siècle, est lié à l'Eucharistie accueillant l'hostie lors de l'ostension du Saint Sacrement. L'hostie était placée dans un croissant eucharistique ou dans une lunule en métal précieux à l'intérieur de l'ostensoir.



Calice et patène, Antoine Amonin, maître orfèvre chambérien, fin du XVII^e siècle, et détail des poinçons d'essai et de maître, Albertville-Conflans.



Registre des orfèvres, Archives départementales de la Savoie.



la fabrique du quotidien

art populaire alpin

à La Châtaignière – Domaine de Rovorée,
Domaine départemental d'art et de culture



COLLECTIONS DÉPARTEMENTALES

La Châtaignière – Domaine de Rovorée,
Yvoire.

1. Pour accéder à de plus amples informations sur ces deux collections, rendez-vous sur le site www.culture74.fr sur les pages consacrées aux collections départementales.



Parfait exemple de débrouillardise populaire : un soldat revenu unijambiste de la Première Guerre mondiale fabriqua sa propre jambe de bois sur mesure avec des pièces de cuir, de bois et de métal.

L'exposition proposée du 1^{er} juin au 30 septembre 2011 à La Châtaignière à Yvoire, présente une sélection de 170 objets. Tous sont issus des deux principales collections ethnographiques appartenant au Conseil général de la Haute-Savoie : les collections Lacroix et Jacquier¹. Complémentaires, elles présentent des particularités techniques et esthétiques similaires. Il était donc logique de les réunir dans un même projet d'exposition.

Les concepteurs de l'exposition ont souhaité porter le regard sur l'habileté populaire technique et esthétique qui caractérise une grande partie des objets de ces deux collections. Habileté dans la conception d'un objet ingénieux, fonctionnel, répondant à un besoin précis ; habileté aussi dans le maniement d'un couteau ou d'une gouge pour graver, décorer, personnaliser un objet en bois et le marquer d'une empreinte toute personnelle. De l'artisanat et du travail des champs ou des alpages au monde de l'enfance ou encore des croyances, chaque domaine de la vie quotidienne était empreint de cette recherche de l'utile et du beau. Un remarquable banc de sabotier résume à lui seul ces propos : conçu à partir d'une souche de noyer, il a été taillé et sculpté afin d'offrir à son utilisateur la stabilité nécessaire au travail du sabot. Son créateur a prolongé ce travail en gravant très finement une tête de sanglier d'un côté et une tête de lion de l'autre, renvoyant peut-être à d'anciennes croyances ou superstitions. Cet outil est intelligemment conçu car il permet un emploi aisé et efficace, mais il est aussi une véritable œuvre d'art unique en son genre.

L'habileté technique, présentée au rez-de-chaussée de la Châtaignière, a été répartie en deux espaces :

le premier est consacré à l'ingéniosité et à l'intelligence des « fabricants du quotidien » dans la conception d'objets courants : ustensiles de cuisine (entonnoir à saucisses, hachoir à raves, moule à beurre, etc.) ou différents modèles de crécelles et de pièges à souris.

Le second espace valorise le pragmatisme des populations montagnardes. Le bois abondant dans les régions alpestres était utilisé comme matériau de base pour la fabrication des objets du quotidien : un tronc d'arbre taillé et creusé devient ainsi un pétrin ; un porte-fromages est constitué de branches dégrossies ; les instruments de musique peuvent être obtenus à partir de végétaux (ils sont réunis sous l'appellation « musique verte » : sifflets ou seblats, « krenés » faits avec des pommes et des noix) ou d'objets détournés (terrines et pièces d'argent tournoyant à l'intérieur, planche à laver frottée avec des fouets de cuisine ou encore des rhombes réalisées à partir de boutons et de ficelles).

Les salles du premier étage présentent quant à elles les capacités artistiques et le sens esthétique dont faisaient preuve ces mêmes populations. Les décors et les inscriptions marquent un objet commun d'une empreinte toute personnelle afin de l'identifier, de l'embellir et de le rendre ainsi unique. Les colliers de sonnaille portent les marques d'appartenance de leur propriétaire : dates, initiales, motifs figuratifs. Parfois les décors témoignent aussi de la dévotion des habitants ou « trahissent » leurs superstitions et leurs croyances. Les berceaux portent souvent des rosaces, des rouelles et des cœurs symboles d'amour et de protection. La croix, l'inscription stylisée « IHS », la rosace pouvant symboliser le soleil sont autant de signes censés chasser les mauvais esprits et attirer la bienveillance divine.

Le décor peut aussi avoir une autre dimension. Personnaliser l'objet revient à l'inscrire dans le



Terrine monoxyle, œuvre de l'artiste André Poirson, chaque visage arbore une expression différente.



Tête de lion : détail d'un décor de banc de sabotier.

temps afin de laisser une trace de son passage et transmettre une part de sa personnalité et de sa mémoire aux générations suivantes. La plupart des outils du menuisier ou de l'ébéniste portaient des dates, des noms ainsi que des décors traditionnels. Ils étaient ainsi reconnaissables entre tous sur un chantier ou dans un atelier et pouvaient être donnés aux enfants qui prenaient le relais de leurs parents. L'objet acquiert une personnalité propre, il est le membre à part entière d'une famille et reste en son sein au fil des générations.

Certains objets présentent de telles caractéristiques visuelles, esthétiques, ou au regard de l'histoire qui les accompagne, qu'ils deviennent l'incarnation même de la personne qui les a conçus. C'est le cas d'un bâton de berger gravé et sculpté par plusieurs générations, ou encore des violons et d'une vielle à roue entièrement fabriqués par des non-spécialistes. La jambe de bois faite sur mesure par un poilu revenu estropié de la Grande Guerre inscrit son fabricant dans l'histoire de l'art populaire. Même si la mémoire collective ne retient pas le nom de son concepteur, l'objet lui survit comme un héritage.

L'ensemble de ces « témoins » peut être observé, admiré, tout en invitant à la réflexion : aujourd'hui,

quel est notre rapport à l'objet du quotidien ? Quelle importance lui accordons-nous ? Est-il unique ou issu d'une production industrielle en série ? Avons-nous toujours tendance à personnaliser ce qui nous appartient ?

L'exposition propose au visiteur des objets porteurs d'histoires et d'identités à travers une approche sensible. Textes et témoignages écrits ou recueillis par Michel Etiévent, photographies récentes de Denis Vidalie ou anciennes cartes postales et photographies de famille, films d'archives ou entretiens filmés des deux collectionneurs, maquettes, livrets de découvertes, divers ateliers et animations accompagnent l'exposition au long de la saison estivale.

Viviano Mancini



[en haut] Objet de ménage traditionnel, le tambour à dentelles était utilisé comme son nom l'indique pour les travaux de dentelles.

[au centre] Vielle à roue originaire de Maurienne, fabriquée vraisemblablement par un non-spécialiste.

[en bas] Ustensile servant à la préparation des saucisses, cet entonnoir à saucisses est fait « maison ».



le château, la Savoie

« collections, patrimoines et territoires »

nouvelle exposition au château des ducs de Savoie



COLLECTIONS DÉPARTEMENTALES

Les salles de l'ancienne Chambre des comptes ont rouvert leurs portes depuis fin avril et accueillent le public au Château des ducs de Savoie, Monument historique, siège de la Préfecture et du Conseil général de la Savoie.

Pour offrir aux visiteurs un aperçu de la richesse patrimoniale de la Savoie et l'inciter à découvrir ses territoires, une nouvelle exposition succède aux réalisations de 2009 et 2010, *Le Château, la Savoie : dix siècles d'histoire* suite à l'important chantier de rénovation intérieure de la Chambre des comptes et *Le château, la Savoie, 1860* illustrant le Cent cinquantième anniversaire du rattachement de la Savoie à la France qui a reçu plus de 45 000 visiteurs.

Dans sa première partie, l'exposition reprend le parcours retraçant, de manière très illustrée, les dix siècles d'histoire du château. L'objectif est de mieux faire connaître cet édifice emblématique de l'histoire de la Savoie, dont les origines remontent au XI^e siècle, en proposant par une muséographie attractive des clefs d'interprétation de son évolution architecturale et historique et en restituant au public le contexte corollaire souvent méconnu de l'histoire complexe de la Savoie dans sa dimension transalpine et européenne.

Exposition
du 30 avril au
31 décembre 2011
Château des ducs
de Savoie,
salles de la Chambre
des comptes.
Accès libre
www.cg73.fr

Aperçu de l'exposition :
histoire et ethnographie,
collections
départementales.



Dans la seconde salle, l'exposition *Le château, la Savoie, collections, patrimoines et territoires* aborde cette année le thème des collections départementales qui reflètent l'histoire des patrimoines et des territoires, de l'Avant-pays savoyard aux hautes vallées alpines. L'appropriation des objets du patrimoine par le public résulte de processus de muséification engagés à la fin du XVIII^e siècle par les élites aristocratiques et bourgeoises savoyardes, qui ont été amplifiés au XIX^e siècle par les sociétés savantes de Savoie et par l'ouverture de musées. Dès 1864, le projet d'un *Musée départemental* porté par le premier président du Conseil général de la Savoie, Pantaléon Costa de Beauregard, a préfiguré l'attention de la collectivité départementale pour la conservation du patrimoine archéologique et historique savoyard à l'origine de la création du *Musée savoisien* en 1913 puis de la constitution de collections d'ethnographie à partir des années 1970.

Œuvres et objets sont, pour une large part, conservés au Musée savoisien, en voie de rénovation pour devenir dans les prochaines années le Musée de l'histoire et des cultures de Savoie et témoignent ainsi d'une longue histoire, depuis les premiers occupants de la fin du Paléolithique jusqu'à la civilisation agropastorale du début du XX^e siècle.

La Savoie a toujours été une terre de passage, reliant par les cols alpins peuples et cultures d'Europe. Le patrimoine savoyard, matériel ou immatériel, est marqué par l'identité alpine et s'inscrit dans une aire régionale et transalpine, au-delà des limites départementales héritées de 1860. Il répond aujourd'hui à une large définition anthropologique incluant œuvres, objets, collections, monuments, bâtiments, sites, paysages, savoir-faire, archives, images, mémoire orale individuelle et collective.

Les collections départementales illustrent ses



Art sacré des hautes vallées, œuvres provenant de Maurienne, collections départementales.

diverses facettes patrimoniales. Trois grands thèmes, l'archéologie, l'ethnographie et l'histoire, ont été privilégiés dans cette nouvelle exposition pour faciliter la découverte de l'histoire par le public le plus large. Les objets présentés ici font partie des plus récentes acquisitions, effectuées depuis 1995 par le Conseil général de la Savoie et sont significatifs de la diversité des collections départementales à laquelle fait écho, au fil de l'exposition, celle du patrimoine des territoires ; le patrimoine immatériel, sous la forme d'enregistrements sonores ou filmographiques issus d'enquêtes ethnographiques réalisées dans le cadre de programmes transfrontaliers et d'inventaires, est également évoqué pour une approche plus anthropologique.

Le Département a voulu valoriser les patrimoines des sept territoires départementaux, et renforcer le tourisme culturel par la mise en place d'outils de découverte tels les *Itinéraires Remarquables* et le *Réseau des musées et maisons thématiques* mis en œuvre par la Conservation départementale du patrimoine ou encore les circuits thématiques de la Fondation Facim. Il a aussi décidé de s'investir pour la valorisation de quatre grands sites d'intérêt départemental : le Château des ducs de Savoie, l'Abbaye de Hautecombe, les forts sardes de l'Esseillon, le col et l'hospice du Petit-Saint-Bernard. Dans l'exposition, une maquette animée présente ces dispositifs et invite le visiteur à partir à la découverte des patrimoines de la Savoie. Un parcours ludique a été élaboré afin de sensibiliser les plus jeunes (6-12 ans) à l'histoire originale de la Savoie.

L'équipe de la Conservation départementale du patrimoine : Françoise Ballet, Sandrine Billet, Jean-François Laurenceau, Vinciane Néel, Philippe Raffaelli

du torrent au courant

des barrages et des hommes en Savoie

A l'occasion du cinquantenaire du complexe hydroélectrique de Roselend et de la centrale de La Bâthie en 2011, la Fondation Facim, en étroite collaboration avec EdF – Unité de Production Alpes, le Conseil général de la Savoie, le ministère de la Culture et de la communication et les collectivités du territoire, s'est lancée depuis 2009 dans un projet de valorisation du patrimoine hydroélectrique dans les *Hautes vallées de Savoie, Pays d'art et d'histoire*.

Le point d'orgue de ce projet se concrétise au cours de l'été 2011, par plusieurs événements

- une exposition dans cinq communes de Savoie,
- la mise en place d'activités de découverte du patrimoine hydroélectrique pour les habitants et les touristes,

- un beau livre aux éditions Actes Sud,
- une exposition à la fondation EdF à Paris.

Dès 2009 et en coopération avec l'Université de Savoie, une ethnologue, Cornelia Beyerbach, a réalisé une étude à la fois sociologique et ethnologique, véritable point d'ancrage du projet qui a mis au jour aussi bien l'extraordinaire impact de cette aventure, économique, industrielle et humaine que les témoignages de personnes (décideurs, techniciens, ouvriers et habitants) ayant un lien étroit avec cette formidable épopée.

Durant toute l'année 2010, Céline Clanet, photographe, a sillonné le Beaufortain en toute saison avec une chambre photographique pour constituer un corpus d'images. Elle nous offre une vision renou-

velée des barrages et des installations (conduites forcées, intérieurs de centrales) et révèle les parties inaccessibles au grand public de ces installations. La fondation Facim a fait appel à cette photographe pour la pertinence de son regard et la qualité de son travail réalisé en Europe du Nord en 2008, primé par un Critical Mass Book Award (USA).

Du 10 juin au 18 septembre 2011, l'exposition destinée aux habitants et aux touristes de tous âges, se situera en Savoie au cœur de cinq communes : Beaufort, Hauteluce, Villard-sur-Doron, Queige et La Bâthie. Elle sera visible par tous et très facilement accessible car située en cœur de bourgs et présentée en extérieur sur des bâches de grande dimension. Cette exposition est une véritable invitation au cheminement d'une commune à une autre pour découvrir la totalité des images exposées, différentes dans chaque commune. Cette exposition est gratuite.

Poursuivant sa mission de valorisation des patrimoines de Savoie, la Fondation Facim proposera sur ces cinq communes, à partir de l'été 2011, un riche programme d'activités de découverte autour de l'hydroélectricité destinées à tous les publics : en compagnie d'un guide-conférencier du Pays d'art et d'histoire des Hautes vallées de Savoie®, participez à des circuits guidés « du village aux pionniers de l'hydroélectricité », mais aussi à des « films rencontres » et autres « visites découvertes ». Des ateliers pédagogiques se dérouleront également entre juin et septembre.

Pierre-Yves Odin



**ACTUALITÉS PAYS D'ART
ET D'HISTOIRE**

Un livre

(coédition Actes Sud-Fondation Facim)

Réunissant l'ensemble des images de la campagne photographique de Céline Clanet, cet ouvrage grand public donne à voir des lieux étonnants, véritables « cathédrales » de béton et des portraits sensibles de quelques témoins et acteurs de cette aventure industrielle. Le tout est accompagné d'une réflexion sur les enjeux de l'hydroélectricité aujourd'hui.

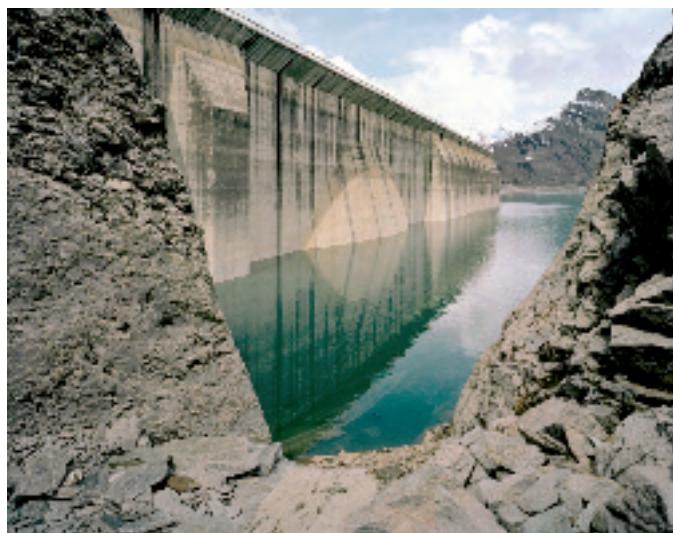
Du 28 juin au 4 septembre 2011, une vingtaine de tirages originaux en grand format seront exposés à la Fondation EdF à Paris ; dans ce lieu très clairement identifié comme espace de présentation de la création contemporaine, l'exposition se place dans un champ résolument artistique.

Plus d'infos www.fondation-facim.fr

[en haut] Barrage de La Gittaz, galerie de visite.

[ci-dessous à gauche] Barrage de Roselend, parement amont.

[ci-dessous à droite] Centrale de La Bâthie.



les nouveautés au château de Ripaille

du projet scientifique aux premières réalisations



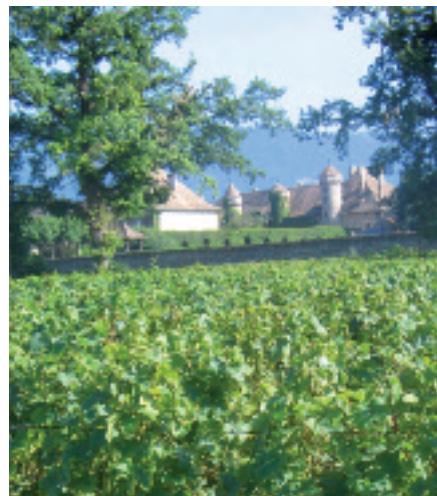
ACTUALITÉS
INTERREG

Comment assurer la rentabilité d'un site culturel et touristique tout en respectant son environnement et les valeurs que l'institution s'est imposée à elle-même ? Quelles mesures simples prendre afin de limiter les charges de fonctionnement tout en maintenant le niveau de l'activité ? Quelles solutions et aménagements permettront d'augmenter le nombre de visiteurs du château de Ripaille ? En 2005, ces questions étaient posées par les membres du conseil d'administration qui dirigent la Fondation Ripaille. Il est alors suggéré par certains de ses membres représentant le ministère de la Culture et de la communication d'établir le *projet scientifique et culturel* (PSC) de la Fondation Ripaille. Ce document a pu être réalisé dans le cadre d'un premier projet Interreg réalisé avec la Fondation du Château Mercier à Sion (www.chateau-mercier.com). Certaines préconisations simples ou allant vers plus de professionnalisation, comme notamment l'amélioration de la communication, furent ensuite réalisées. Cette année, une nouvelle étape est franchie avec la réalisation d'aménagements majeurs : la *salle des Amédée* et la mise en place d'un spectacle audiovisuel sur l'histoire du château et du domaine de Ripaille.

Redéfinir les projets en s'appuyant sur les valeurs de Ripaille

Après avoir établi un bilan, le plus exhaustif possible, le projet scientifique et culturel édité par la Fondation Ripaille en 2007, et validé par la DRAC Rhône-Alpes en 2010 s'est attaché à donner des pistes de

Ripaille et son vignoble réputé.



développement qui s'appuient sur les valeurs qui sont régies par l'article 1 des Statuts de la Fondation Ripaille et que l'on peut résumer ainsi : « conserver, restaurer et animer le château de Ripaille » ; une autre des missions de la Fondation Ripaille consiste à participer au développement d'une meilleure relation entre l'Homme et l'Environnement. Ces objectifs sont à la fois suffisamment ouverts pour permettre à la fondation de participer ou d'organiser de nombreux événements et sont assez précis pour permettre d'établir une « ligne » de programmation culturelle cohérente.

Le concept défini par le projet scientifique et culturel s'appuie sur trois piliers assez évidents :



Intérieur Art nouveau
du château de Ripaille.



La façade nord du château, vue des quatre tourelles conservées sur les sept d'origine.

– L'HISTOIRE ET LA CULTURE – Ripaille est une ancienne résidence des comtes et des ducs de Savoie, puis un monastère devenu enfin la résidence secondaire d'un riche industriel alsacien, féru d'Art nouveau.

– L'ENVIRONNEMENT – À Ripaille a toujours existé une belle relation entre l'homme et la nature, manifestée notamment par la conservation, unique dans la région, de ce grand espace naturel au bord du lac avec ses jardins, son vignoble, ses forêts, ses berges.

– LE PLAISIR ET LA GASTRONOMIE – Ripaille est un des « Cent lieux remarquables du goût » en France ; le vignoble de Ripaille produit un des vins de qualité de Savoie. Une alliance avec un traiteur étoilé de Thonon-les-Bains est un autre atout du site de Ripaille où la présence pendant la saison d'un restaurant d'été est très appréciée.

Depuis 2007 des évolutions simples

À travers les trois exemples qui suivent, la Fondation Ripaille s'est rénovée.

– AUGMENTER L'ESPACE D'EXPOSITION ET PRÉPARER UN PARCOURS DE VISITE LIBRE. Une première étude scientifique, menée par l'historienne, Élisabeth Crettaz, a identifié dans le château de Ripaille 49 chef-d'œuvres Art nouveau. Une exposition, « Les Beaux plans de Ripaille », a été inaugurée en 2008. Cette présentation était l'occasion d'ouvrir au public des salles du château fermées depuis longtemps et d'en réaménager deux autres : l'ancienne chambre de Frédéric Engel-Gros et la salle de bains de Madame. Un nouveau parcours était créé, agrémenté par des plans originaux des architectes et des entreprises Jennings ou des objets d'époque, des photographies de Boissonas, des tissus William Morris, des lettres originales échangées entre le maître d'ouvrage Frédéric Engel-Gros et son conseiller Heinrich Angst, dont disposait la Fondation Ripaille.

– INSISTER SUR L'IMPORTANCE DE L'ENVIRONNEMENT À RIPAILLE – Un des événements majeurs de la saison culturelle de Ripaille mais aussi du Chablais français sur le plan littéraire est le salon du livre de Ripaille « Rencontre autour du livre savoyard ». En 2010, l'invité d'honneur était l'écrivain, inventeur et aventurier Louis Palmer, auteur du premier tour du monde réalisé grâce à l'énergie solaire (www.solar-taxi.com). Associer un événement attendu et traditionnel de la saison de Ripaille avec un tel invité a été une façon de communiquer sur l'importance de l'environnement dans les buts de la Fondation Ripaille. En accord avec le concept, cela était une façon d'allier événements « traditionnels » et



Une des vitrines de la nouvelle « salle des Amédée ».

Le domaine de Ripaille, un terroir préservé, sur les rives du lac Léman.



problématiques actuelles liées à l'environnement.

– UNE NOUVELLE COMMUNICATION. Les moyens de communication de la Fondation étaient limités et obsolètes. Tout était à repenser, aussi une réflexion globale a été menée sur la restauration de l'image de la Fondation Ripaille à travers ces documents de communication. Après un concours, le cabinet graphique Le Cicero à Chambéry spécialisé dans la communication des sites culturels (www.lecicero.fr) a été retenu. Cette image a ensuite été déclinée sur Internet avec la remise à niveau du site web, www.ripaille.fr, par une agence spécialisée : l'agence Cataluna (www.sites-cataluna.com).

Les aménagements de 2011

En juin 2010, la fondation a été de nouveau sélectionnée pour participer à un projet Interreg. Son partenaire suisse est cette fois la prestigieuse Fondation du château de Chillon, gestionnaire du fabuleux site du château de Chillon (www.chillon.ch). Cet ancien château des comtes de Savoie est un des sites les plus visités de Suisse. À Ripaille, il a été décidé d'améliorer la visite grâce à l'installation d'une salle « des Amédée ». Cet équipement va présenter des objets inédits des XIV^e et XV^e siècles racontant l'histoire de Ripaille et l'installation de la Cour de Savoie entre 1371 et 1391. À noter que ces objets, qui appartiennent à un collectionneur privé, n'ont pour la plupart jamais été montrés au public : manuscrit datant du début du XIV^e siècle et relatant un échange de terre, manuscrit du XV^e siècle traitant de l'anoblissement d'un soldat à Ripaille même, monnaies du XV^e siècle, vitrail provenant de l'ancienne chapelle (aujourd'hui disparue) d'Amédée VIII à Ripaille, poteries et livres sur l'histoire de la Savoie, dont un exemplaire du célèbre ouvrage, *Histoire généalogique de la Royale Maison de Savoye* de l'historiographe Samuel Guichenon provenant de la bibliothèque de Colbert. Cette nouvelle salle sera enfin un hommage à Amédée VIII (1398-1439), comte puis duc de Savoie, devenu le pape Félix V (1439-1449), qui fut le constructeur du château de Ripaille, et à la « civilisation savoyarde » comme les historiens Henri Baud ou Bernard Demotz l'avaient définie. D'autre part, pour « décloisonner Ripaille », un film de 12 minutes a été tourné. Il raconte l'histoire de Ripaille et insiste également, par des vues aériennes, sur

l'importance de la forêt préservée de Ripaille. Ce film qui se veut humoristique, tout en étant précis scientifiquement, a été tourné par le réalisateur Aurélien Poitrimoult (www.aurelienpoitrimoult.com) engagé par la Société de Production de Genève « Point Prod ». L'objectif de la Fondation Ripaille était de présenter un véritable spectacle audiovisuel dans une salle de projection dédiée, dont l'écran mesure 3,60 m de long !

Enfin un acteur professionnel, Jean Pierre Malignon (www.malignon.fr) est le véritable médiateur du film, tour à tour concierge ou moine traversant les époques et guidant les spectateurs à travers le domaine et le temps. À noter qu'une partie du film est commune avec les films tournés pour la Fondation du Château de Chillon.

Les nouveaux équipements sont proposés au public depuis juin 2011. La Fondation espère que dès 2012, un système d'audioguidage confortera cette offre.

Ces nouveaux projets et aménagements ont été rendus possibles grâce à la volonté de la famille de la fondatrice et grâce au travail effectué par les membres du Conseil d'administration de la Fondation qui comptent des représentants des ministères de l'Environnement, de la Culture et de la communication, de l'Agriculture, de l'Intérieur, grâce au soutien des collectivités locales dont la ville de Thonon-les-Bains, du Conseil général de la Haute-Savoie et de la Région Rhône-Alpes. Le travail du Président de la Fondation Ripaille, Monsieur Louis Necker, a été déterminant. Enfin, les projets européens INTERREG III et IV ont été des leviers prépondérants de ce développement culturel.

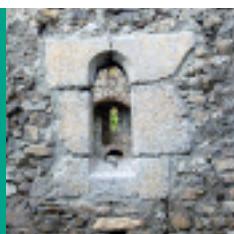
Pierre-Sébastien Burnichon

Grand sceau équestre d'Amédée VIII.



l'ancienne église Saint-Pierre-aux-Liens

le réveil de « la belle endormie », Grésy-sur-Isère



PATRIMOINE
REMARQUABLE



1. Ouvrage édité par GAC : « Pérennité d'un lieu de culte à Grésy-sur-Isère – Du temple romain à l'ancienne église Saint-Pierre-aux-Liens » de Christian Mermet avec la collaboration de Henri Barthélémy et Robert Porret.

Aperçu des ruines de l'église Saint-Pierre-aux-Liens avant les travaux.



Bloti au pied des contreforts du massif des Bauges, en Haute Combe de Savoie, Grésy-sur-Isère abrite « La Belle Endormie ». C'est son histoire que nous nous proposons de vous conter.

Lorsque le visiteur emprunte la Grand-rue dans le sens montant, en tournant à gauche dans la rue Jean-Pierre Veyrat, ses pas le conduisent jusqu'à l'ancienne église Saint-Pierre-aux-Liens. Ce qu'il découvre alors est l'aboutissement d'une action menée durant dix-huit années par l'association *Grésy Action Culturelle* créée pour sauver « La Belle Endormie ».

Cette appellation a été donnée à une ruine, envahie par la végétation, dérangeante pour certains, lieu magique pour d'autres. Mais avant d'être ruines, qu'était-ce donc ? Au temps de sa splendeur, la vie s'articulait sur le haut du bourg et, élément architectural incontournable, la première église paroissiale s'élevait là. Sous le vocable de Saint-Pierre-aux-Liens se cache donc l'une des premières églises de la Combe de Savoie, accolée aux ruines d'un temple romain.¹

Devenue insalubre, trop exigüe, d'un accès mal aisé par temps de neige et de verglas, il fut décidé dans les années 1840 de construire une nouvelle église sur la place actuelle du village. L'ancienne est alors désacralisée. Tour à tour, elle sera vendue à divers particuliers, abritera la maréchaussée puis des



potiers, jusqu'à son abandon dans les années 1872. Le temps commence alors son travail de sape jusqu'à l'écroulement d'une partie de ses voûtes, puis de la toiture du clocher. N'ayant plus d'intérêt pour bon nombre d'habitants, elle deviendra le dépotoir du haut du village et la végétation prendra possession des murs encore érigés.

Sous l'impulsion d'un natif de Grésy – feu Jacques Gonnard – entouré d'un groupe de passionnés désolés de voir ce bien patrimonial totalement délaissé et conscients de l'urgence à intervenir, les statuts de l'association *Grésy Action Culturelle* sont déposés en novembre 1991 à la Préfecture de la Savoie. Différentes opérations sont alors lancées avec, en premier lieu, des bénévoles qui vont tenter de libérer les pierres des branches et troncs d'arbres de toutes sortes qui les envahissent et évacuer l'ancienne nef de toutes les ordures déposées au fil des ans.

Commence alors une course contre la montre où il faut tout à la fois convaincre la commune de Grésy-sur-Isère, propriétaire du site, les élus, les collectivités locales, les partenaires privés, et... les Grésiliens, de l'importance de cette sauvegarde et par là même, trouver les financements – sous forme de dons et de subventions – pour atteindre le but que s'est fixé *Grésy Action Culturelle* : sauvegarder et valoriser les vestiges.



(ci-contre, à gauche) Les premiers travaux.

En 1995, après une première tranche de travaux consistant au confortement, à la consolidation d'urgence et à la mise hors d'eau de la voûte restée en place, un projet destiné à la sauvegarde des murs nord et sud, associé à la mise en sécurité totale du site est élaboré par « GAC ». S'instaure alors une coopération entre l'entreprise Girard, spécialisée dans la rénovation des bâtiments historiques, et l'Atelier Albertvillois de Recherches et de Travaux (AART) – entreprise sociale et professionnelle qui développe des activités économiques à destination des publics sans emploi – en partenariat avec l'ANPE, la Mission Locale Jeunes et le Comité Local d'Insertion.

En 1996 et 1997, durant l'été, des campagnes de sondages archéologiques sont organisées sur le site, sous la direction de Christian Mermet, secondé par Henri Barthélémy. Elles permettront d'attester qu'un temple gallo-romain a précédé la première implantation de l'église à l'époque paléochrétienne. Le temps presse ; l'église n'est toujours pas protégée des outrages du temps et chaque hiver apporte son lot de dégradations. Un premier projet est présenté mais abandonné car jugé trop avant-gardiste par les décideurs. C'est alors qu'un archi-

tecte albertvillois, Jean Martinato soumet l'idée d'une sorte de cocon constitué d'une charpente métallique reprenant le tracé des voûtes et des cintres et coiffé d'une couverture translucide. Le projet emporte tous les suffrages et dès septembre 2007, les travaux débutent. La neige qui tombe le 14 novembre n'interrompt pas le chantier qui s'achève fin 2007. L'ancienne église Saint-Pierre-aux-Liens, enfin couverte, va permettre le réveil de « La Belle Endormie ».

Utilisée comme lieu d'exposition offrant aux artistes la lumière naturelle, elle accueille également des concerts vocaux et instrumentaux. Le Conseil général de la Savoie, conscient de son intérêt patrimonial et départemental, l'a inscrite dans « Les Itinéraires Remarquables »² en accord avec la commune.

C'est une immense fierté pour tous les membres de Grésy Action Culturelle d'avoir pu, par leur ténacité et leur détermination, sauver l'élément patrimonial le plus important de la commune d'une disparition certaine.

Hélène Rosset

² Itinéraires Remarquables n°4, « Au fil de l'Isère, de Grésy-sur-Isère à Cevins ».



Vues de la structure installée en 2007 pour la conservation des vestiges de l'ancienne église Saint-Pierre-aux-Liens.



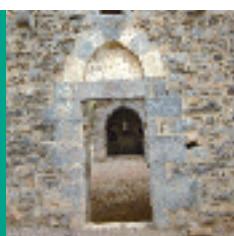
Pour contacter l'association

Grésy Action Culturelle

Chez Jean-Louis Rosset,
2 rue Saint-Pierre-aux-Liens
73460 Grésy-sur-Isère
Tél. 04 79 37 92 01
gresyactionculturelle@orange.fr

l'ancienne église Saint-Pierre-aux-Liens

site archéologique, Grésy-sur-Isère



PATRIMOINE
REMARQUABLE

En 1995, à la suite de la surveillance des travaux de déblaiement de l'ancienne église Saint-Pierre-aux-Liens, une analyse architecturale et archéologique avait permis de préparer une campagne de sondages afin d'évaluer le potentiel archéologique du site.

Dix états principaux successifs purent ainsi être relevés.

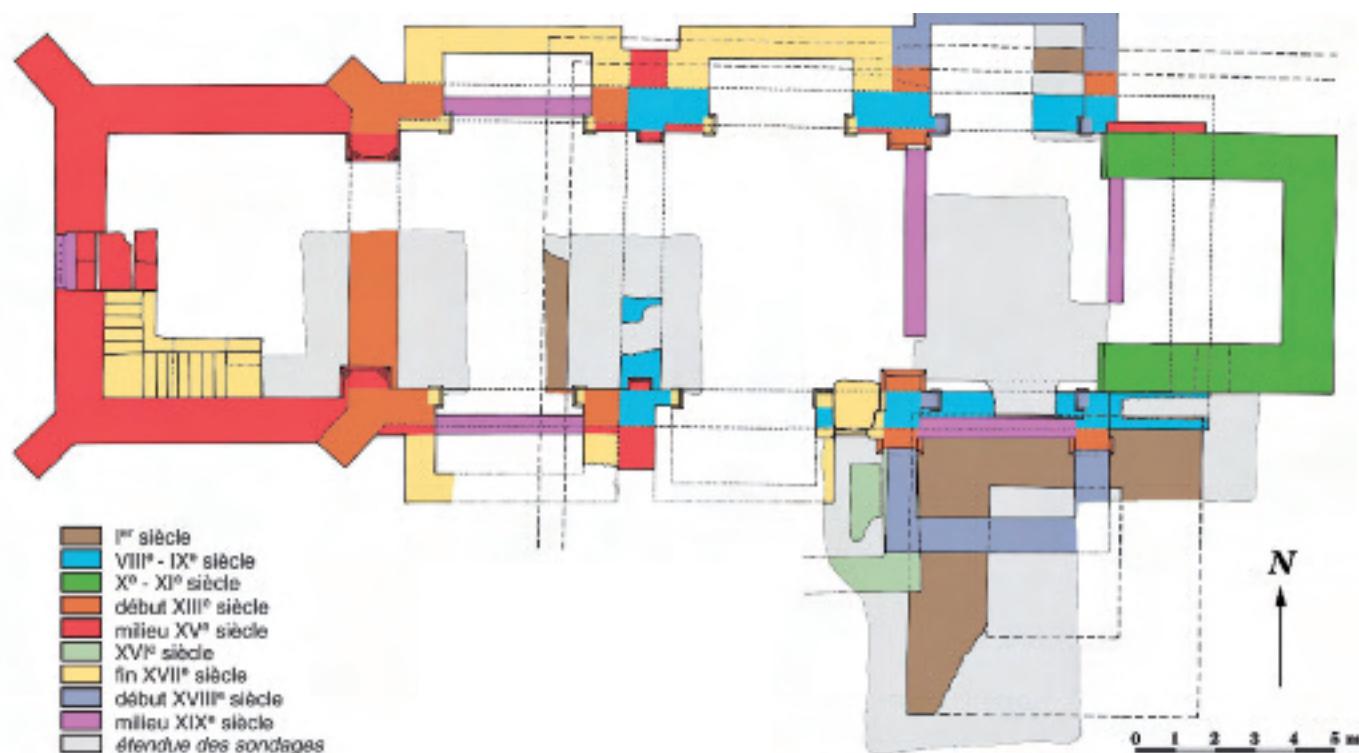
– **L'état I** correspond au bâtiment gallo-romain, longtemps supposé en raison du contexte. Le plan général des vestiges montre un bâtiment pratiquement carré, aux fondations imposantes inclus dans une zone close par un autre mur plus léger. Il semble donc que l'on soit en présence d'un ensemble à plan centré typique dont l'identification comme *fanum* avec *cella* centrale est la meilleure hypothèse, confirmée par le dépôt votif et la présence de l'inscription en remploi dans le clocher. On peut raisonnablement placer au I^{er} siècle après J.-C. la date d'édification du bâtiment ; le temple a pu ensuite servir jusqu'au IV^e siècle.

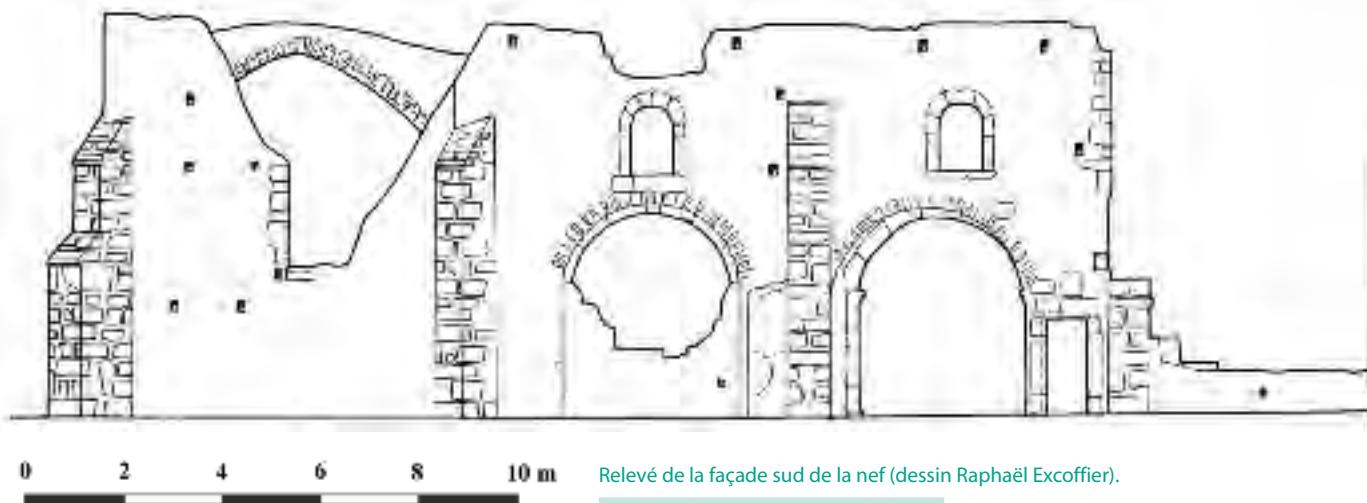
– **L'état II** correspond à la construction de l'église primitive. Elle se présente sous la forme d'un rectangle est-ouest de dimensions intérieures

12,5 m x 6,5 m, à l'emplacement actuel des travées 1 et 2. Les fondations légères s'appuient sur celles de la *cella* gallo-romaine qui aurait pu servir de clocher. On peut évoquer une construction carolingienne, ce qui est logique dans le paysage chrétien de la Savoie. Mais on ne peut éliminer totalement une datation plus haute dans la mesure où cette église primitive semble s'appuyer sur l'existant gallo-romain. Une analyse de charbon a effectivement donné une datation carolingienne (691-889 après J.-C.).

– **L'état III** correspond à la construction du clocher-chœur, sous la forme d'une tour aux murs épais réutilisant abondamment les pierres monumentales du bâtiment gallo-romain. Ce premier clocher n'était pas voûté, mais simplement couvert d'une charpente. Clocher-chœur à fond plat et charpente permettent de proposer une datation légèrement antérieure à l'époque romane.

[ci-dessous] Plan général du site montrant les époques successives (dessin Christian Mermet).





Relevé de la façade sud de la nef (dessin Raphaël Excoffier).



[I]ulia. Sexti / filia, Avita / Elausia, [ex] / voto
Julia Avita, fille de Sextus, à Elausia, à la suite d'un vœu
Dédicace à un dieu indigène, en remploi dans
le clocher de l'ancienne église.

– **L'état IV** correspond au premier agrandissement par l'adjonction de la travée 3 à l'Ouest. En même temps, le clocher-chœur est doté d'une voûte en berceau brisé. Deux fenêtres romanes y sont percées, l'une à l'Est, toujours existante, l'autre au Sud, remplacée à la fin du XVII^e siècle. La datation au début du XIII^e siècle est déduite d'un ensemble de témoins convergents : voûte en berceau brisé, vases acoustiques et monnaies.

– **L'état V** correspond au deuxième agrandissement par l'adjonction de la travée 4 au milieu du XV^e siècle. L'ancienne façade du XIII^e siècle est récupérée, pour la construction de la nouvelle, ce qui explique l'aspect « roman » qui a trompé plusieurs historiens locaux. L'ensemble du bâtiment est doté d'une nouvelle voûte, sur croisée d'ogive. Le chœur est installé dans la travée 1 et l'ancien est transformé en sacristie.

– **L'état VI** correspond à la construction d'une chapelle extérieure en 1572, au Sud et contre la travée 2.

– **L'état VII** correspond à la construction des chapelles latérales dont les clefs de voûte portent les dates de 1674 et 1682. La chapelle extérieure sud est rasée et laisse place à une nouvelle porte latérale. Les fenêtres romanes des travées 2 et 3 sont remplacées par de plus grandes.

– **L'état VIII** correspond à la construction des deux faux-transepts au Nord et au Sud de la travée 1. La datation est donnée par une des deux clefs de voûte retrouvée (1712). L'église est ensuite utilisée sans modifications notables jusqu'à sa vente en 1841.

– **L'état IX** correspond à la transformation de l'église en poterie. L'atelier a fonctionné de 1858 à 1870, avant son transfert. La porte ouest est murée, les chapelles sud et le faux-transept sud sont rasés et murés ; l'arc d'entrée de la chapelle sud de la travée 2 est transformé en porte principale. Deux fours sont installés dans les deux chapelles nord. L'eau est amenée par une canalisation depuis la source de la Dhuy toute proche.

– **L'état X** correspond à l'abandon de l'activité de poterie. Les entrées des fours sont condamnées. Le bâtiment est alors utilisé comme grange ou écurie jusqu'à son abandon définitif et son effondrement vers les années 1930.



Travée 1 – intérieur de la façade sud et sondage montrant le mur carolingien primitif.

Christian Mermet



Sondage S5 – vue des murs nord et ouest de la cella, sous les murs postérieurs

les hommes en armes de l'âge du fer



DOSSIER ART RUPESTRE

Personnage armé d'une lance et d'une épée, détail d'une scène de chasse, site du Fort Charles-Albert, Aussois.



Personnage armé d'une lance et d'une épée, associé à un chien, Parc archéologique des Lozes, Aussois.

Faisant suite à l'article paru en juillet 2008 dans le n°21 de la Rubrique, « L'art rupestre en Savoie, un patrimoine précieux mais fragile » qui abordait le sujet dans son ensemble, ce dossier se focalise sur un type de représentations tout à fait remarquable, les hommes en armes ou guerriers, gravés durant l'âge du Fer en Haute-Maurienne, particulièrement à Aussois, dont l'interprétation pose problème. Ce thème est par ailleurs abordé dans le catalogue de l'exposition, « Hannibal et les Alpes », présentée actuellement au musée dauphinois de Grenoble.

La représentation de guerriers est une constante dans l'art rupestre alpin, particulièrement en Val Camonica italien, mais paraît étonnante au premier abord dans l'iconographie mauriennaise alors qu'aucune arme n'a été retrouvée dans les sépultures de la Civilisation alpine de l'âge du Fer.

L'étude des gravures des sites des Lozes et de Fort Charles-Albert d'Aussois démontre la présence très abondante d'anthropomorphes armés et la prédominance de compositions martiales et cynégé-

tiques mettant en scène des guerriers, des cavaliers, des chars attelés, des bouquetins.

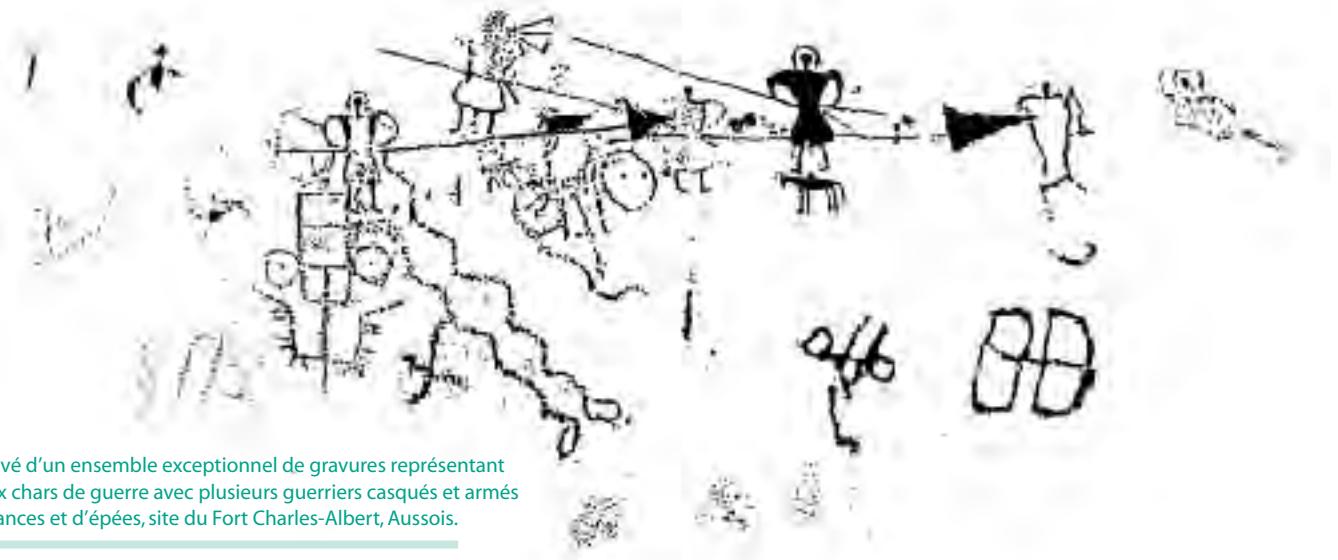
L'antique population d'Aussois était-elle particulièrement belliqueuse ? Et qui a-t-on ainsi voulu immortaliser sur la roche ?

À la croisée des cols

Si la qualité du support lithique favorable à la gravure a joué un rôle certain, la position géographique des sites rupestres d'Aussois, sur l'ancien itinéraire du Pas de l'Esseillon, verrou des passages du Mont-Cenis et des cols de Haute-Maurienne, est à prendre en compte. En effet, le répertoire iconographique très original de ces sites doit être mis en corrélation avec la proximité des différents itinéraires transalpins, notamment avec le déplacement de troupes armées ou avec l'existence du mercenariat alpin attesté par les textes antiques et par l'archéologie. Les itinéraires de la région du Mont-Cenis sont un ensemble de passages évoluant au gré des conditions climatiques, des transformations géomorphologiques des versants et des usages anthropiques marqués par les rythmes saisonniers et déterminés par les circonstances géopolitiques et économiques. La variabilité des itinéraires de Haute-Maurienne dénote l'adaptabilité de l'homme au milieu alpin et la permanence des contacts transversaux intra-alpins et transalpins. Au-delà du Pas de l'Esseillon, les échanges se faisaient par l'Entre-deux-eaux, les cols de Savine-Coche ou du Clapier, de Sollières, du Petit et du Grand-Mont-Cenis, de l'Autaret, d'Arnès, ou encore par le Colerin. Cependant, l'archéologie de ces itinéraires est encore pour une large part à découvrir et il reste par conséquent à étudier leur corrélation avec le



Vue partielle du Parc archéologique des Lozes, avec au premier plan un front de taille de l'ancienne carrière. Cet affleurement de marbre poli par l'ancien glacier de l'Arc présente un ensemble de gravures : paire de pieds, scène de duel, motifs abstraits et hache, Aussois. En fond, le sommet de la Dent Parrachée.



Relevé d'un ensemble exceptionnel de gravures représentant deux chars de guerre avec plusieurs guerriers casqués et armés de lances et d'épées, site du Fort Charles-Albert, Aussois.



Détail : un char bige attelé, la partie supérieure exposée à l'air libre est plus érodée que la partie protégée par le sédiment en place dégagé lors de la prospection.



Détail : personnage « en sablier » sexué, avec « casque-capuche », armé d'une lance et d'une épée, surmontant un quadrupède qui pourrait être un cheval.

répertoire rupestre d'Aussois qui atteste la diffusion de modèles iconographiques, de concepts et de symboles en provenance des piémonts.

Les guerriers

Parmi les guerriers, les plus remarquables sont en forme de « sablier » ou « bi-triangulaires » ; ils constituent un type abondamment gravé à Aussois. Leur aspect semble lié à la représentation d'un vêtement, soit court au-dessus du genou, sorte de jupette qui peut être garnie de franges. Le piquetage du vêtement évoque le port d'une protection et permet de proposer la représentation de cuirasses ou de vêtements protecteurs en cuir ou en peau. Ils sont tous sexués ce qui avait certainement une signification importante.

Élément de prestige de l'armement défensif, le casque protège la tête de plusieurs guerriers. Ces représentations hémisphériques descendent parfois jusqu'aux épaules, évoquant alors couvre-nuques ou couvre-joues comme on peut en voir sur les bustes statuariers languedociens de guerriers-héros du IV^e siècle av. J.-C.

Le bouclier ne fait que très exceptionnellement partie de la panoplie défensive du guerrier mauriennais.

Les armes offensives sont constituées de lances dont la présentation est souvent ostentatoire et

significativement tenues au niveau de la taille, et d'épées, plus généralement brandies ou attachées sur le côté à une ceinture ou à un baudrier.

La comparaison avec les sites italiens bien datés ou avec des représentations sur d'autres supports comme la céramique, autorise une datation autour des V^e-IV^e siècles avant J.-C.

D'autres personnages armés d'épées, de typologie bien différente, schématiques ou filiformes, sans vêtements clairement indiqués mais souvent sexués, pourraient être antérieurs aux précédents, si l'on se réfère à la chronologie du Val Camonica.

Les anthropomorphes au corps quadrangulaire, plus rarement armés, sont proches là encore de certaines représentations du Val Camonica datées de la fin de l'âge du Fer ou de la période romaine.

Les scènes

De nombreuses scènes de duel montrent des personnages s'affrontant, face à face, dans une attitude dynamique qui traduit le mouvement, en particulier dans les duels à l'épée.

Les personnages en « sabliers » ont, eux, une posture hiératique et irréaliste, ni agressive, ni défensive mais



Personnage « en sablier » typique des sites d'Aussois, guerrier armé d'une lance et d'une épée, Parc archéologique des Lozes, Aussois.



Objet en terre cuite, avec personnage « en sablier », un motif protohistorique récurrent, musée archéologique de Zagreb, Croatie.

plutôt ostentatoire et vigilante. Ils sont associés ou juxtaposés à des chiens et à des bouquetins, à des représentations quadrangulaires qui peuvent être comparées aux figures topographiques du Val Camonica, interprétées comme des champs cultivés ou des enclos. Le motif de l'échelle peut leur être associé comme sur la *Mappa di Bedolina*. Certains guerriers armés de lances sont parfois montés sur des chevaux.

Les représentations de chasse sont plus rares mais les chasses aux bouquetins avec cavaliers paraissent curieuses en contexte montagnard. La lance, l'épée, la hache et l'épieu sont les armes des chasseurs. Les représentations de chars biges attelés, à caissons triangulaires ou rectangulaires sont remarquables. Leur utilisation est peut-être différenciée suivant leur forme, mais l'association de plusieurs d'entre eux avec des personnages en armes laisserait plutôt penser à des chars de guerre avec une fonction guerrière ou symbolique. Ils sont souvent associés à des motifs en zig-zag. L'usage du char de guerre était important au III^e siècle av. J.-C. L'absence de scènes de la vie quotidienne dans la thématique des gravures d'Aussois est à prendre en considération pour l'interprétation du répertoire.

Divinités ou héros tutélaires ?

Avec une ostentation de leurs armes, les représentations de guerriers pourraient être interprétées comme un recours à la protection de héros tutélaires ou de divinités multifonctionnelles assimilables aux formes indigènes du dieu Mars au second Âge du Fer (450-27 av. J.-C.). Ces divinités, pourvues de compétences pastorales, agraires et vigilantes, se retrouvent en effet assez fréquemment dans les Alpes occidentales. Elles auraient pour origine des divinités indigènes de la fin de l'Âge du Bronze alpin (1350-800 av. J.-C.). Le modèle italique du Mars archaïque rappelle d'ailleurs qu'outre ses fonctions de protection, cette divinité militaire assurait notamment la protection des cultures et des récoltes. On peut aussi évoquer Silvain, divinité italique, sylvestre et pastorale, dont l'attribut était le chien, protecteur du bétail en pacage. Plusieurs guerriers d'Aussois sont associés à des chiens. Souignons que les gravures d'Aussois, se situent sur un



Guerrier sexué porteur d'un long vêtement, armé d'une lance, détail du relevé page ci-contre.

Guerrier casqué, armé d'une lance et d'une épée, associé à un animal et à des motifs géométriques, Parc archéologique des Lozes, Aussois.



plateau, au pourtour d'un terroir accessible et propice aux activités agro-pastorales.

D'autres associations de motifs pourraient confirmer cette interprétation : un guerrier en forme de « sablier », avec des chiens et des motifs géométriques est au décor géométrique d'un vase funéraire de Daunie septentrionale (Italie du Sud), daté de la fin du IV^e siècle av. J.-C. On y retrouverait les différentes fonctions du Mars italique armé de javelines : vigilance et protection des récoltes entreposées dans le grenier, des troupeaux en pâture et peut-être du labour et des semailles.

À Aussois, le thème répétitif du guerrier à la lance pourrait ainsi avoir une signification conceptuelle. Ces motifs rupestres seraient alors à rapprocher des nombreux dépôts de statuettes votives d'Italie centrale, fruits d'une dévotion rustique et populaire. Ces figurines, en bronze ou en plomb, sont très fréquentes en Ombrie à partir du milieu du V^e siècle av. J.-C. et au IV^e siècle av. J.-C. Elles représenteraient, sous la forme la plus courante de l'hoplite, des guerriers héroïsés ou des formes indigènes du dieu Mars. Les représentations des casques des guerriers

Calathos, céramique italique (Daunie septentrionale, Italie, fin du IV^e siècle av. J.-C.) ornée d'un personnage « en sablier » armé de deux javelines, associé à une représentation probable de grenier et à un animal, coll. privée.



d'Aussois peuvent être comparées aux bustes statuariers languedociens de guerriers héroïsés portant des casques-capuches et dont la datation, est située entre le IV^e siècle av. J.-C. et le II^e siècle av. J.-C.

Duels ou danses armées ?

Une vingtaine de scènes, tous types confondus, montrent des guerriers s'affrontant à la lance ou à l'épée. C'est un thème que l'on retrouve aussi à Sollières-Sardières et qui est largement développé au Val Camonica où les duels apparaissent dès l'Age du Bronze final pour se poursuivre à l'Age du Fer. Il pourrait s'agir de combats de « gladiateurs » ou de danses rituelles.

Si ces anthropomorphes revêtent la signification symbolique indiquée plus haut, les duels pourraient évoquer l'aspect héroïque ou la fonction combattante de ces divinités protectrices.

Mais surtout, c'est un thème que l'on retrouve sur le versant italien du Mont-Cenis. Au pied de ce versant, quelques villages du Val de Suse et du Val Chisone gardent encore aujourd'hui la tradition de la danse des Spadonari ou Porte-glaives lors de fêtes communautaires à la fin de l'hiver.

L'art d'une aristocratie ?

Il semblerait aussi assez plausible d'imaginer la représentation de personnages dotés d'un pouvoir, qu'il soit temporel ou religieux.

La possession d'un cheval et l'utilisation d'un char de guerre constituent des symboles de pouvoir, de puissance ou encore de richesse. Selon cette hypothèse, une caste « aristocratique » aurait pu régner sur un ou plusieurs villages si ce n'est sur toute la haute vallée. Les chasses associant guerrier ou cavalier avec chiens et bouquetins iraient aussi dans ce sens, à moins qu'il ne s'agisse de modèles iconographiques de prestige importés, notamment le thème des chasses à cheval que l'on retrouvera, plus tard, dans l'art funéraire gallo-romain.

Mais l'interprétation de ces représentations reste hypothétique. Les migrations celtiques au début du IV^e siècle av. J.-C. et les passages de bandes armées utilisant les pistes des cols transalpins au début et à la fin du III^e siècle av. J.-C., pourraient expliquer l'originalité du répertoire aussoyen et l'assimilation de modèles par acculturation. Les textes antiques attestent cependant tardivement des activités alpines liées au franchissement des cols, au commerce des produits d'élevage et du sel, à l'exploitation minière mais aussi à un important mercenariat rhodano-alpin, celui des Gésates ou *gaesati* – c'est le nom des mercenaires gaulois – présents dans les grandes batailles du III^e siècle

av. J.-C. et décrits par Paul Orose au V^e siècle de notre ère. Leur armement offensif caractéristique était le javelot (*gaesum*). Toutefois les dénominations ethniques collectives sont restées trop imprécises dans les textes antiques pour déterminer les origines de ce mercenariat alpin. Les termes *alpini*, *montani*, *transalpini* apparaissent bien dans l'épigraphique gallo-romaine mais la littérature emploie en général le terme indéfini de Ligures, c'est-à-dire d'indigènes, sans qu'il soit possible d'identifier des peuples alpins connus par les inscriptions romaines de l'arc de Suse par exemple ou du trophée de La Turbie (fin du I^{er} siècle av. J.-C.).

C'est aussi à cette époque que les armées puniques ont traversé les Alpes.

Avec le déclin de la civilisation alpine de l'âge du Fer, la tradition de graver les roches s'estompe. La conquête des Alpes par Rome a entraîné la perte des anciens rituels et par conséquent la mise en place de nouvelles croyances qui se développent dans le cadre de la civilisation gallo-romaine puis chrétienne.

Françoise Ballet
& Philippe Raffaelli



Personnage de type quadrangulaire, sexué et armé d'une épée, site du Fort Charles-Albert, Aussois.

Les gravures du site du Fort Charles-Albert, dégagées lors de la prospection, ont été recouvertes, après étude et moulages, par mesure de conservation et ne sont plus visibles. Par contre, le Parc archéologique des Lozes propose au public depuis 2001 un parcours de visite et d'interprétation. Les deux sites ont été inscrits au titre des Monuments historiques en 1996-1999. Une étude de faisabilité pour la création d'un Centre d'interprétation de l'art rupestre de Savoie, à Aussois, est actuellement pilotée par la Conservation départementale du patrimoine dans le cadre du programme Interreg « Traditions actuelles » 2009-2011.

Expositions

Roches de mémoire, 5000 ans d'art rupestre dans les Alpes

Photographies d'Emmanuel Breteau
22 avril 2011 au 9 janvier 2012
Musée de l'Ancien Evêché, Grenoble

Une soixantaine de photographies réalisées de nuit avec un éclairage artificiel mettant en lumière les moindres détails de gravures érodées par le temps sont présentées selon un parcours géographique qui sillonne l'arc alpin.

Hannibal et les Alpes, une traversée un mythe

22 avril 2011
au 2 juillet 2012
Musée dauphinois
Grenoble

L'exposition retrace le portrait du chef militaire de Carthage, à l'époque des guerres puniques, célèbre pour avoir traversé les Alpes à dos d'éléphants et tenté d'envahir Rome, à la lumière des sources archéologiques, historiques, littéraires et artistiques.



Représentation d'un cavalier sexué, armé d'une lance, Parc archéologique des Lozes, Aussois.



(ci-dessous) Relevé d'une grande scène avec guerriers et scènes de chasse au bouquetin; certaines gravures sont superposées. Les motifs de la zone supérieure sont très érodés et difficilement lisibles, site du Fort Charles-Albert, Aussois.



des montagnes de châteaux

projet AVER – l'apport des cartes dans l'étude d'un corpus de châteaux



ARCHÉOLOGIE

Le projet « AVER – des montagnes de châteaux »¹ comprend l'étude d'un site pilote (Château-Vieux, l'un des deux châteaux médiévaux qui se développent sur la colline dominant le centre de la commune d'Allinges, en Haute-Savoie) ainsi qu'un état des lieux d'un certain nombre de sites de châteaux médiévaux en Haute-Savoie et en Vallée d'Aoste. Les équipes du service archéologique de la Direction des Affaires culturelles du Conseil général de la Haute-Savoie et du bureau d'investigations archéologiques Hadès² ont ainsi été amenées à visiter et étudier 45 sites de châteaux et maisons fortes dans les arrondissements de Saint-Julien-en-Genevois et de Thonon-les-Bains

en 2010. Le choix des sites s'est concentré tout d'abord sur les centres de châtellenies princières attestées aux XIII^e et XIV^e siècles puis s'est étoffé de quelques sites. Ces derniers sont des places militaires ou des forteresses seigneuriales d'envergure hétérogène mais présentant un intérêt archéologique ou historique notable.

Les visites de terrain sont l'occasion de nouer des liens avec les propriétaires et de saisir des états de conservation qui ont parfois singulièrement évolué durant le XX^e siècle. Ce travail permet surtout de procéder à des observations sur les plans de ces bâtiments et les matériaux de construction [fig. 1] mais aussi de rassembler des données documen-



Fig. 1. Château de Rovorée (Excevenex).
Mur d'enceinte au nord-est du site.

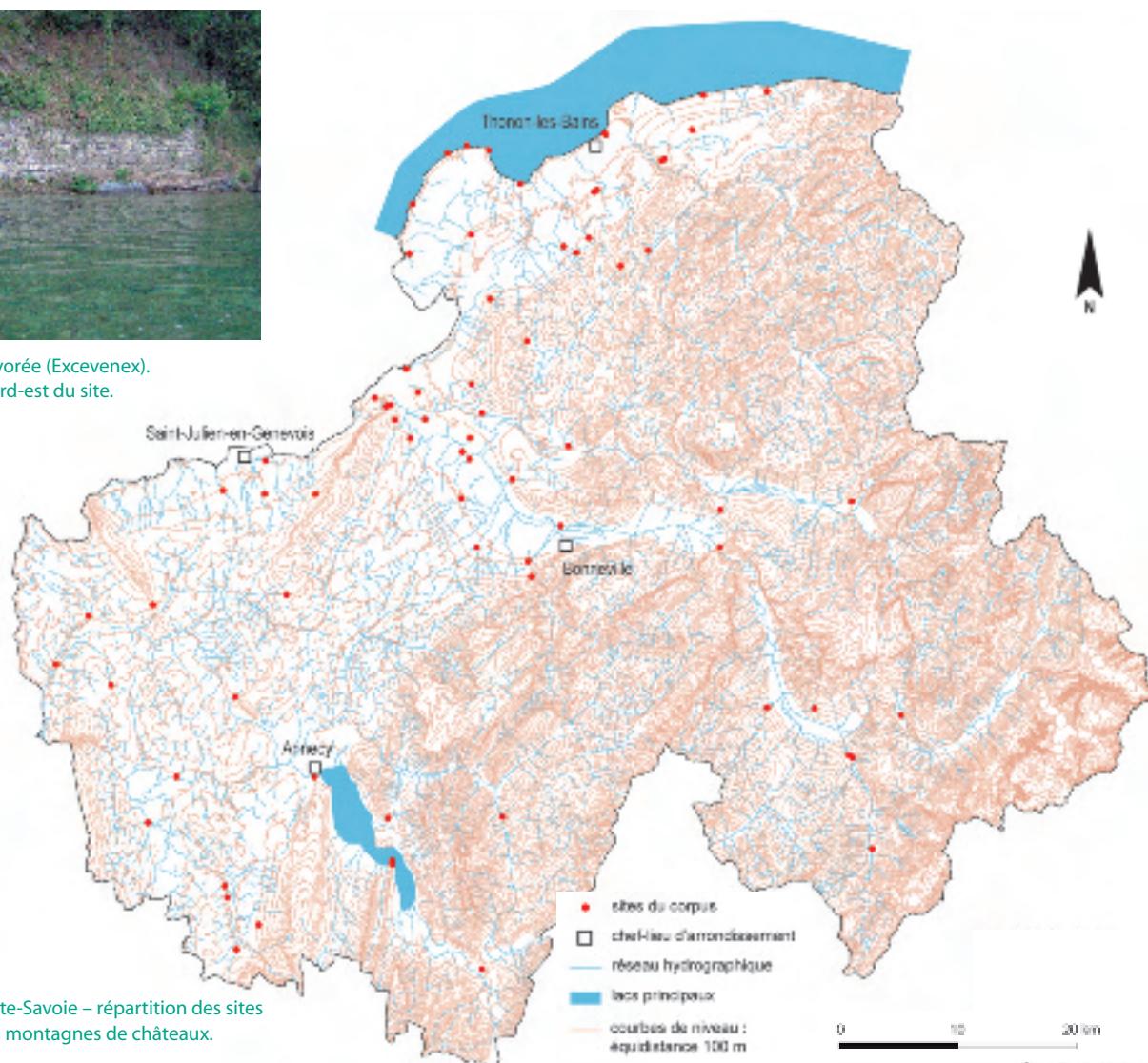


Fig. 2. Carte de la Haute-Savoie – répartition des sites du corpus AVER – des montagnes de châteaux.

Fig. 3. Détails du cadastre actuel (à gauche) et de la mappe sarde (à droite) de Drailant avec localisation de Coursinges (n° AVER 74106_01).

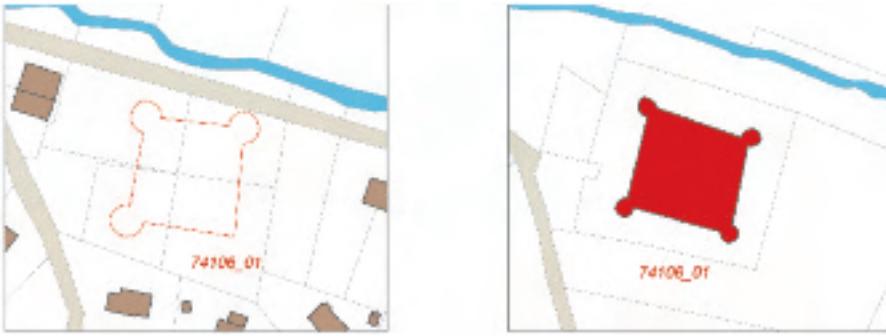


Fig. 4. Détails du cadastre actuel (à gauche) et de la mappe sarde (à droite) de Cervens avec localisation du château (n° AVER 74053_01).



Fig. 5. Détails de la carte de synthèse représentant le château de Cervens dans le cadastre actuel (vestiges de murs en rouge vif) et d'après la mappe sarde (rouge transparent).



taires, iconographiques, bibliographiques et cartographiques.

Le travail de cartographie, en particulier, permet à la fois de repérer et de restituer des états anciens, d'établir une typologie et d'étudier les relations entre les sites et leur milieu. La localisation des châteaux, pour commencer, résulte de la compilation de différentes sources (inventaires déjà réalisés, cartes de l'Institut Géographique National, photographies aériennes) qui est vérifiée voire corrigée par une étude de terrain. Ensuite, les documents produits se répartissent en deux types. D'une part, *les cartes de répartition* offrent une vision d'ensemble aux échelles du département [fig. 2] et de la commune. D'autre part, *les plans cadastraux*, réalisés à partir des cadastres sarde (vers 1730) et actuel, offrent une vision détaillée du territoire avec

pour unité de base la parcelle. Ils livrent un état des lieux des sites médiévaux dans les paysages de 1730 et d'aujourd'hui réalisés selon une charte graphique, un cadrage, une orientation et une échelle (1/2500^e) identiques. Enfin, *une carte dite « de synthèse »* est réalisée pour chaque site étudié. Elle figure à la fois les éléments visibles aujourd'hui ainsi que les vestiges disparus ou modifiés. L'objectif est de proposer une ou plusieurs restitution(s) possible(s) sur la base des sources planimétriques consultées.

L'année 2010 a porté sur une moitié du territoire haut-savoyard, si bien que la vision de ce patrimoine est lacunaire, d'autant plus que le développement de l'étude s'est basé, pour des questions administratives, sur des territoires contemporains et non des territoires correspondant à des entités politiques médiévales homogènes, tels les territoires des seigneurs de Faucigny ou celui des comtes de Genève, par exemple. Malgré cette vision encore partielle, le travail réalisé en 2010 permet déjà de formuler quelques observations. Ainsi, le recours aux cadastres anciens offre une perception diachronique des espaces. Il est possible d'émettre des observations tant de l'ordre du ponctuel – temps court – que de celui de la formation – temps long. On observe, au sujet de la morphologie des sites, une diversité des vestiges conservés qui peut résulter de deux facteurs : différences dans la typologie d'origine de ces sites et conservation inégale des vestiges dans le temps. Ensuite, on observe qu'une part importante des sites étudiés en 2010 n'est pas cadastrée bien que des vestiges soient toujours visibles aujourd'hui. Il s'agit de murs correspondant à du bâti et/ou à l'enceinte parfois

associés à une microtopographie particulière. Au sujet de l'évolution des sites, la confrontation entre le cadastre de 1730 et le cadastre actuel est particulièrement intéressante ; elle est mise en évidence par les cartes dites « de synthèse », plans hybrides correspondant à plusieurs états, réels ou restitués, d'un site. En effet, on note que certains vestiges seulement suggérés aujourd'hui par un tracé peuvent être représentés par des parcelles encore bâties figurées sur le cadastre sarde, à l'exemple du site de Coursinges (Drailant) [fig. 3]. D'autres sites, que ne permet plus de situer le parcellaire actuel, apparaissaient encore nettement dans les années 1730, tels les châteaux de Cervens (Cervens) [fig. 4 et 5] et de Ville-la-Grand (Ville-la-Grand)... [fig. 6] Au sein du projet « AVER – des montagnes de châteaux », le travail de cartographie est donc à la fois un outil de repérage et un outil d'analyse. Ce travail permet l'analyse de la morphologie des sites, de leur contexte géographique ainsi que de leurs transformations dans le temps. Au-delà de ces questions essentiellement scientifiques, ce travail permet d'intégrer dans les documents d'urbanisme une meilleure gestion des vestiges archéologiques des châteaux, même lorsque leurs traces se réduisent à des vestiges conservés en sous-sol et donc invisibles en surface, comme c'est le cas pour le château de Ville-la-Grand.

Maud Chevalier & Christophe Guffond

1. Projet européen Alcotra de coopération transfrontalière réunissant, côté italien, la Région Autonome de la Vallée d'Aoste, les communes de Brusson et de Saint-Marcel et, pour la France, le Conseil général de la Haute-Savoie, la Communauté de communes des Collines du Léman et la commune d'Allinges (Voir la Rubrique n° 25 de juillet 2010).
2. La responsabilité scientifique des études archéologiques des châteaux d'Allinges et de l'inventaire des résidences seigneuriales en Haute-Savoie a été confiée à Laurent D'Agostino (Hadès). Les autorisations de fouille et de prospection thématique lui ont été délivrées par le Service régional de l'Archéologie.



Fig. 6. Extrait de la mappe sarde de Ville-la-Grand sur lequel figure le château (parcelle 592), Archives départementales de la Haute-Savoie, ICd 157, 1732.

les carnets des docteurs Despine



ARCHIVES
DÉPARTEMENTALES

Une source d'information de tout premier ordre et en grande partie inédite sur l'histoire des médecins, des Thermes d'Aix-les-Bains et de la médecine thermale et générale.

Un projet collaboratif

Les Archives départementales de la Savoie ont récemment numérisé des carnets ayant appartenu aux docteurs Joseph Despine (1737-1830), son fils Charles-Humbert-Antoine (1807-1873) et son petit-fils Claude-Joseph-Constant (1807-1873). Tous trois ont été directeurs des Thermes d'Aix-les-Bains entre la fin du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e siècle. Pendant des années, ils ont consigné par écrit les faits liés à leur vie personnelle et à leurs activités professionnelles. Leurs carnets contiennent des consultations médicales, des rapports sur les Thermes, des observations météorologiques, des notes de voyage, des correspondances, des événements domestiques. Ils sont aujourd'hui dispersés entre plusieurs collections privées et publiques¹. Leur numérisation est le résultat d'une collaboration enthousiaste entre les actuels propriétaires et les Archives départementales de la Savoie, les uns mettant à la disposition des autres les moyens humains et financiers pour faire aboutir l'opération. Elle a permis de reconstituer un ensemble documentaire qui va offrir aux chercheurs (médecins, historiens) plusieurs points de départ pour des études diverses sur les pathologies et les méthodes de soins de la première moitié du XIX^e siècle, sur l'histoire de la psychiatrie, de la climatologie, etc.

Les docteurs Despine

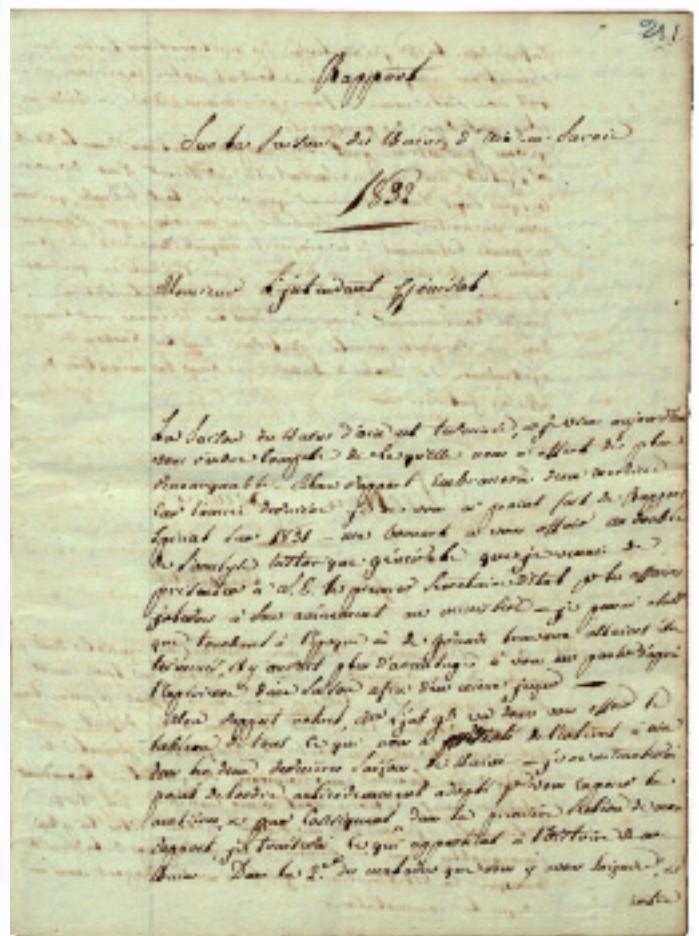
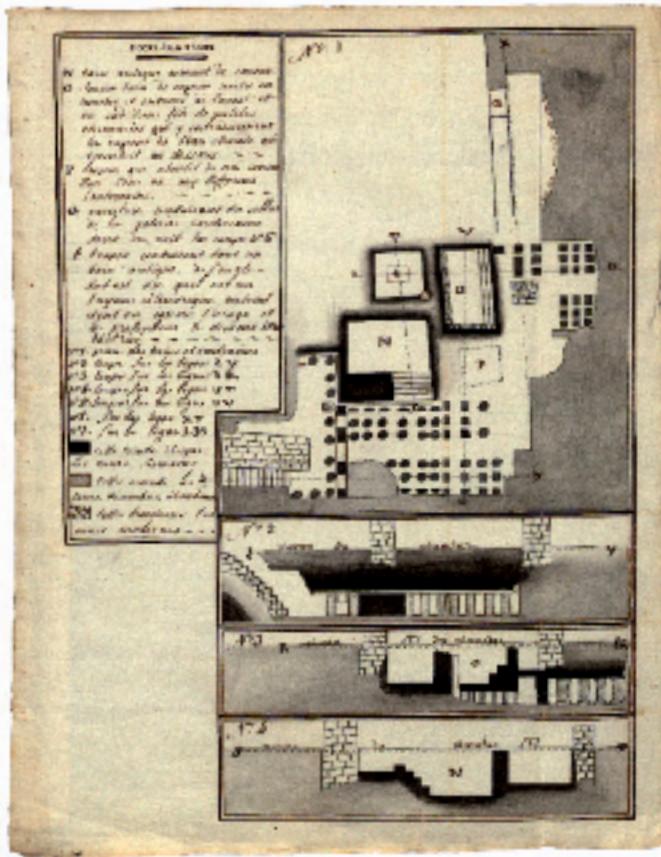
Les Despine sont issus d'une famille originaire des Bauges, enrichie par la terre et les activités notariales. Évoluant entre tradition et modernité, ils manifestent un attachement très fort à un patrimoine foncier sécurisant, qu'ils entretiennent et font fructifier, ainsi qu'à des valeurs domestiques et politiques les liant à la Maison de Savoie. Mais ils expriment également tout ce qu'il faut de goût, de curiosité et de tolérance pour les idées et les formes du progrès pour pouvoir participer aux évolutions de leur époque et en traverser les bouleversements sans encombre. Joseph est le premier médecin. Il obtient son diplôme à Turin en 1760 et s'installe à Annecy. Nommé médecin directeur des Thermes en 1787, il transfère sa résidence à Aix-les-Bains pendant les mois que dure la saison thermale. L'annexion de la Savoie à la France en 1792 l'écarte provisoirement de la direction de l'établissement, mais il la retrouve dès 1815. Son fils Antoine est diplômé de l'Académie de médecine de Montpellier en 1801. Il exerce d'abord à Annecy et dans les Bauges avant d'assister son père à la direction des Thermes. Il prend sa place après son décès en 1830. Comme son grand père, Constant étudie la médecine à Turin et reçoit son diplôme en 1830. Il passe quelques années à Nice avant de revenir en Savoie et succède à Antoine de 1849 à 1853.

L'importance de la contribution de ces trois médecins à l'amélioration de la médecine générale et thermale est une évidence. L'exercice de leur art se situe à un carrefour temporel et scientifique où les guérisons s'expliquent tout autant par les progrès des techniques de soins et des remèdes que par les vertus quasi miraculeuses de la nature et de ses composantes. Ainsi tout a de l'importance et tout peut éclairer la pathologie : le parcours personnel du malade, ses habitudes de vie, sa profession, l'environnement géographique et climatique dans lequel il vit, sa nourriture, etc. C'est pourquoi ces médecins disposent d'un savoir éclectique, forgé au cours des nombreux voyages qui les ont conduits à étudier auprès de professeurs réputés (médecins, chirurgiens, chimistes) en France et à l'étranger. Tout ce savoir a bien sûr contribué au développement des Thermes mais aussi de la ville d'Aix-les-Bains. Leur intuition de l'impact économique de l'établissement sur ce qui n'est encore qu'une petite bourgade les a amenés à porter attention à la qualité des hébergements destinés aux « baigneurs » comme à l'embellissement de la ville, de ses promenades et de ses jardins.

1. Archives municipales d'Aix-les-Bains et de Brison-Saint-Innocent, archives des Thermes déposées aux Archives départementales, archives familiales Despine-Revillod.

2. Despine Antoine. *Observations de médecine pratique faites aux bains d'Aix-en-Savoie*, par C.H.A. Despine (père), médecin directeur de l'établissement thermal, et inspecteur des eaux. Annecy, Imprimerie d'Aimé Burdet, 1838.





Les carnets

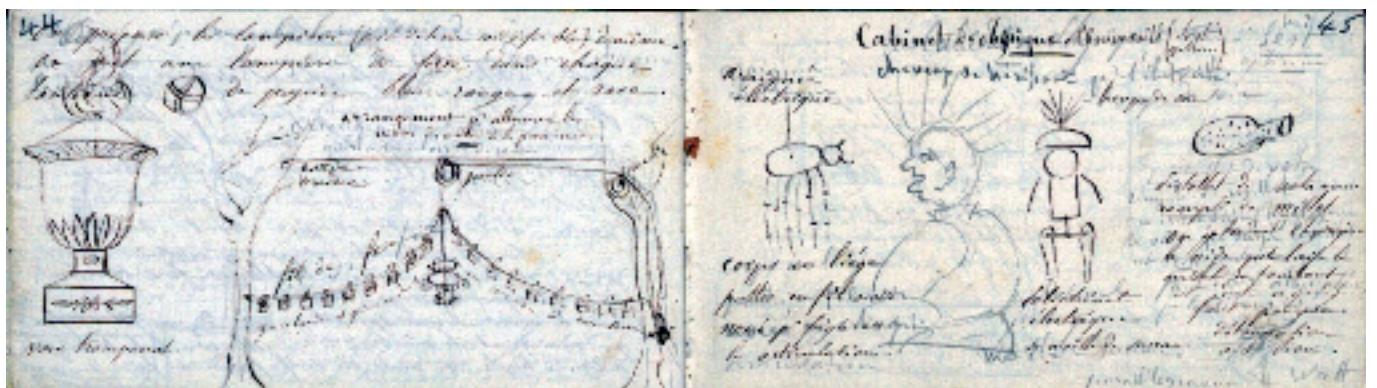
L'électisme des Despine et probablement aussi leur force de travail expliquent la somme d'observations domestiques ou scientifiques dont ils ont rempli leurs carnets. Les consultations, qui sont de la main de Joseph et d'Antoine Despine, contiennent les noms des patients, leurs âges, leurs lieux d'origine, leurs symptômes bien sûr et les remèdes qui leur ont été administrés. Les observations météorologiques réalisées à Annecy par Antoine s'étalent quasiment sans lacune entre 1794 et 1851. Les carnets illustrés de croquis de Constant Despine offrent un ensemble de notes sur des sujets très divers, observés à l'occasion de ses nombreux voyages d'étude en Angleterre, Écosse, Irlande, Italie, Hollande, Suisse. Comme son père et son grand-père, à l'étude des pratiques médicales et thermales de ses confrères français et étrangers, il a joint l'étude d'autres sciences comme l'architecture et l'archéologie, considérées comme utiles et complémentaires à l'amélioration des soins et aussi

du confort des malades. La correspondance d'Antoine et les journaux intimes de Joseph fourmillent de renseignements sur leur vie sociale et mondaine, leurs nombreuses rencontres avec des médecins, des scientifiques, des ecclésiastiques. Ils renseignent aussi sur leurs occupations professionnelles, leurs voyages, leurs relations avec la Maison de Savoie. Enfin, les rapports à l'Intendant de Savoie présentent les statistiques des baigneurs, les soins administrés, le détail des revenus de l'établissement, les améliorations apportées aux bains. On y trouve également le détail des besoins des curistes en matière de logement, de loisirs ou de sécurité. Les rapports offrent également une « histoire médicale », c'est-à-dire un rappel des principales affections soignées aux thermes ainsi que le détail de quelques cas plus rares et intéressants.

Une reconnaissance méritée des médecins et de leurs œuvres

La mise en ligne prochaine sur le site des Archives départementales de la Savoie de ce bel ensemble documentaire permettra de redécouvrir des hommes surprenants, d'une vraie richesse intellectuelle, dont l'œuvre, aujourd'hui un peu oubliée, mérite un retour en pleine lumière : « Nous avons essayé d'améliorer l'Établissement thermal d'Aix en Savoie... en y important tout ce qui nous avait paru bon dans les établissements de Bains que nous avons visités ; en y introduisant peu à peu les perfectionnements que nous suggéraient nos études et nos méditations ; en y établissant les modes nouveaux qui nous étaient inspirés par les médecins célèbres et les savans qui nous visitaient ; souvent même par les malades qui, comprenant leurs maux beaucoup mieux que personne, nous ont indiqué fréquemment les modifications à apporter à nos moyens thérapeutiques, pour les leur rendre et plus efficace et plus utiles »².

Danièle Munari



des premiers alpinistes au barrage

le tourisme dans l'ancien village de Tignes (1859-1952)



ARCHIVES
MUNICIPALES

Au cours de l'été, les Archives municipales de Tignes présentent une exposition consacrée au tourisme dans l'ancien village aujourd'hui noyé sous les eaux du barrage. Associée à un ouvrage historique, cette animation culturelle s'inscrit dans un cadre plus large dont l'objet est l'étude de l'histoire de la station de sports d'hiver tignarde. Si l'arrivée des premiers alpinistes marque les débuts timides du tourisme en Vanoise au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, il faut en réalité attendre la décennie 1930, l'instauration des congés payés et l'essor de la pratique du ski, pour que s'accélère ce mouvement qui bouleverse alors profondément les communautés de montagne. Dans ce contexte, Tignes bénéficie rapidement d'une excellente réputation en raison de la qualité de son site susceptible d'en faire « l'une des premières stations de sports alpestres d'Europe ».



Randonneurs au-dessus du chef-lieu (s.d.),
Archives municipales de Tignes, fonds D. Raymond, 15Fi 12.

Par l'activité et les perspectives qu'il génère, le tourisme apparaît comme un facteur de redynamisation de la commune et un remède à la crise économique, sociale et démographique que traverse Tignes depuis le milieu du XIX^e siècle. En permettant le développement d'une double saison d'activité (été et hiver) qui réduit la période creuse à seulement quatre mois, il s'avère en effet être un frein à l'exode rural et un élément attractif non seulement pour les Tignards émigrés mais aussi pour des individus étrangers à la commune : entre 1931 et 1946, la population passe ainsi de 405 à 493 personnes. Toutefois, la composition de ses effectifs évolue témoignant de l'attractivité nouvelle de Tignes : si 92 % de la population est d'origine tignarde en 1931, cette proportion n'est plus que de 80 % cinq ans plus tard. Les nouveaux venus s'installent alors majoritairement au chef-lieu et au village de Chaudanne qui constituent le cœur touristique de la commune. Ceux sont d'ailleurs eux qui semblent profiter prioritairement de cet essor touristique. Si les « non Tignards » et les « originaires » se partagent la propriété des huit hôtels recensés en 1936, l'ensemble du personnel de ces établissements est quant à lui étranger à Tignes. Cette constatation est également valable pour les commerces destinés à satisfaire les besoins des touristes (magasins de sports, bar-dancing, salon de coiffure, magasins de souvenirs...), la plupart d'entre eux appartenant à des individus extérieurs à la commune. Toutefois,

Brochure hiver 1936-37 (1936),
Archives municipales, fonds « brochures » (n.c.).



l'économie touristique bénéficie aussi aux locaux. Les métiers du ski tel le monitorat procurent de nouveaux débouchés pour les jeunes Tignards. Traditionnellement creuse, la saison d'hiver peut dès lors constituer pour une population majoritairement agricole, un complément d'activité que l'émigration saisonnière n'apporte plus. Parallèlement, certains Tignards ont compris l'intérêt du tourisme et ont eu par leur investissement dans la vie publique ou par leurs projets, un véritable impact sur le développement touristique de leur commune. Issu d'une famille de modestes agriculteurs, Florian Favre (1890-1973) s'affirme ainsi à son retour de Paris en 1923 comme l'un des hommes forts de l'essor touristique de Tignes. Proches d'élus savoyards tels qu'Antoine Borrel, Florian Favre multiplie les fonctions qui en font un personnage public local incontournable : maire de Tignes, fondateur et président du ski-club, président du syndicat d'initiative, guide de montagne, fondateur d'une société de chasse et de pêche... En 1925, il inaugure le chalet-refuge, premier établissement touristique au sein du vallon du Lac situé à 2 100 mètres d'altitude à l'actuel emplacement de la station. Visionnaire, il projette dès cette époque l'aménagement d'une route touristique entre Tignes et ce site et la construction d'un téléphérique entre le centre touristique et le massif de



l'Aiguille Percée autour duquel s'articulent les principaux champs de ski du domaine tignard. Après avoir cédé le chalet-refuge (1929), il acquiert l'ancienne gendarmerie du chef-lieu qu'il transforme en l'un des principaux établissements hôteliers de Tignes, l'*Hôtel de la Grande Motte*.

Si l'élection d'un hôtelier, Joseph Revial, à la tête des affaires communales (1935) laisse augurer de la place nouvelle du tourisme au sein de la société tignarde, celui-ci tend à diviser la population locale malgré ses apports socio-économiques positifs. D'une part, le tourisme bouleverse les valeurs traditionnelles de cette société montagnarde, en particulier la notion de travail. Cette population se trouve en effet ébranlée par la facilité du gain dont profitent les acteurs du tourisme et par la facilité de la dépense dont elle est le témoin. D'autre part, il remet en cause les équilibres anciens de l'organisation sociale et économique de la communauté tignarde qui reposait jusqu'ici sur l'agropastoralisme et la propriété terrienne. En constituant une source de revenus pour des individus sans lien avec le milieu agricole et en définissant de nouveaux repères à la fois moraux, sociaux ou économiques, l'essor touristique est susceptible de provoquer à terme l'émergence d'une nouvelle élite locale remettant par conséquent en cause la place des grands alpagistes qui dominent la société tignarde. Or ces derniers ont du mal à appréhender cette nouvelle activité et à franchir une barrière à la fois professionnelle, culturelle et politique. Rares sont ainsi ceux qui investissent dans le tourisme. Les alpagistes ont même tendance à refuser systématiquement la vente d'une partie de leurs terrains à des individus prêts à investir dans le tourisme local. Dans ces conditions, un fossé économique, social et culturel toujours plus important se creuse entre les tenants de l'agriculture, population plus âgée et conservatrice, et les acteurs du tourisme, population jeune, dynamique et souvent innovante. Malheureusement, cette situation tend à freiner la transformation de la commune en l'une des premières stations de sports d'hiver d'Europe. Outre les divisions internes de la communauté et les difficultés faites aux investisseurs, le poids financier des projets d'aménagement ainsi qu'une certaine incapacité administrative de la municipalité à gérer l'instruction de ces projets contribuent également à nuire au développement touristique de Tignes. Ainsi, dans le cadre de l'aménagement du domaine skiable, plusieurs remontées mécaniques et divers « travaux d'amélioration des champs de ski » sont envisagés. Compte tenu des coûts des travaux, seul un remonte-pente sera finalement réalisé alors que les uniques travaux d'aménagement des pistes seront effectués par le ski-club

de Tignes qui pallie alors les manques de l'administration municipale.

Ceux-ci sont le plus souvent liés aux difficultés de l'administration municipale dans la gestion des dossiers de projets d'aménagements touristiques. Cette incapacité de la commune à répondre aux exigences des services de l'État et aux attentes du préfet explique en partie la lenteur puis l'abandon de deux procédures primordiales pour le développement touristique de Tignes : son classement en station de tourisme et la réalisation du plan d'aménagement, d'extension et d'embellissement de la commune. Établi en 1938, ce plan ambitieux propose un aménagement urbain et touristique cohérent non seulement de la plaine de l'Isère, cœur touristique de la commune, mais aussi du site du lac à 2 100 mètres d'altitude. À cette période, seule la station de Sestrières est aménagée à si haute altitude dans les Alpes. Cependant, mal conseillée par les architectes-urbanistes et peu réactive aux injonctions de l'administration centrale, la municipalité gère ces dossiers de manière chaotique si bien que leur instruction s'enlise : en 1942, celle du plan d'aménagement n'a toujours pas abouti. Or, à cette date, la commune doit composer avec un nouvel élément, le projet d'un barrage qui préfigure la fin du premier essor touristique de Tignes.

Pratique

Exposition du 4 juillet au 2 septembre 2011, du lundi au vendredi, 9h-12h / 14h-18h, mairie de Tignes.

Aux côtés des 15 panneaux d'exposition, sont présentées des pièces de collections aimablement prêtées par la commune de Saint-Bon Courchevel, l'Espace patrimoine de Tignes et diverses personnes privées, ainsi qu'un montage de films réalisé par la Cinémathèque des Pays de Savoie et de l'Ain.

Visites commentées chaque jeudi à 16h.

Ouvrage – *Des premiers alpinistes au barrage. Le tourisme dans l'ancien village de Tignes (1859-1954)*, par Cédric Broët, Archives municipales de Tignes. 160 p. 20 euros.

Contact et renseignements

Archives municipales de Tignes
Cédric Broët
04 79 40 06 51 (ligne directe)
04 79 40 06 40 (accueil mairie)
cbroet@tignes.net

[à gauche] Hôtel La grande Motte (s.d.), Archives municipales de Tignes, fonds L. Marguerettaz, 38 Fi 111.

[à droite] Entrée de Tignes (s.d.), Archives municipales de Tignes, fonds A. Bouvet, 30Fi 137.

Si la construction du barrage et par conséquent la noyade de Tignes ne sont officialisés que le 15 mai 1946, l'ancienneté du projet a un impact sur le développement touristique de la commune dès la veille des années 1940. Celui-ci participe dès cette période à limiter la venue d'investisseurs et à freiner la majorité des aménagements touristiques. À partir de 1942-43, ceux-ci sont en effet étudiés par les services de l'État au regard du projet hydroélectrique, certains avis estimant même que seules les constructions situées au-dessus de la future ligne des eaux doivent être autorisées.

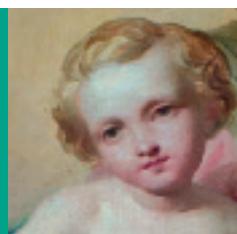
La communauté tignarde fait alors du développement touristique, un élément de sa défense. Mais, si de l'extérieur les Tignards semblent unis dans leurs démarches de résistance (lancement d'une procédure judiciaire, sabotages des chantiers...), ils s'avèrent en réalité divisés quant à la position à adopter face au barrage : les tenants de l'agriculture, moteur de cette résistance, et les acteurs du tourisme s'opposent une fois de plus. Parmi ces derniers, plusieurs acceptent le principe des indemnités destinées à compenser la perte de leurs biens et sont déjà prêts à envisager un avenir au sein du vallon du lac à 2 100 mètres d'altitude dans le cadre d'une station de sports d'hiver. Proposée dès 1942, cette solution de repli qui apparaît être la seule viable pour assurer le maintien de l'entité « Tignes », est longtemps rejetée par une population majoritairement agricole dans la mesure où celle-ci ferait du tourisme la base du renouveau tignard aux dépens de l'agropastoralisme. Il faut finalement attendre l'extrême fin des années 1940 et surtout l'élection de Michel Barrault à la tête de la commune en 1952 pour que se concrétise l'aménagement touristique du lac. Une nouvelle ère s'annonce dès lors pour Tignes...

Malgré sa brièveté, ce premier développement touristique s'affirme comme une période riche et déterminante de l'histoire tignarde durant laquelle la communauté voit notamment son mode de vie ancien bouleversé. S'il n'a pas permis la transformation d'un village de montagne en une des toutes premières stations de sports d'hiver alpines, il préfigure néanmoins le devenir de Tignes et de ses habitants au lendemain de la construction du barrage.

Cédric Broët

découverte à Bourg-Saint-Maurice

deux toiles inédites du peintre sarde Giovanni Marghinotti



ANTIQUITÉS
& OBJETS D'ART

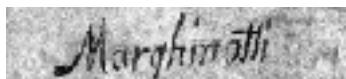


Fig. 1.

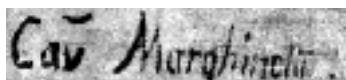


Fig. 2.

Dans l'église paroissiale Saint-Maurice, à Bourg-Saint-Maurice, reconstruite dans le style néo-classique entre 1845 et 1852, ont été récemment découvertes deux toiles¹ de Giovanni Marghinotti (Cagliari 1798-1865), le premier peintre sarde à avoir obtenu la célébrité et des distinctions honorifiques hors de l'île même de Sardaigne².

Les peintures, représentant *Saint Joseph et l'Enfant Jésus* et *La Vierge du Rosaire*, probablement à cause de l'obscurcissement du vernis qui empêchait de lire la signature de l'auteur, avaient été attribuées à un peintre local, Carlo Zamboni, actif en Tarentaise entre 1850 et 1880. Sur la première, le peintre a signé de son simple nom *Marghinotti* (fig. 1) ; sur la seconde, il a fait précéder son nom du titre de chevalier *Cav. Marghinotti* (fig. 2). Cette particularité constitue un important indice *ante quem non*, pour dater la peinture de la Vierge du Rosaire même en l'absence de documents de référence. Le titre de chevalier de l'Ordre de Charles III,

avait été, en effet, conféré par la reine Isabelle II d'Espagne (1833-1868), à Marghinotti le 8 février 1854 durant son second séjour à Madrid. Le peintre, à l'occasion d'un premier voyage, documenté en 1852, avait eu l'opportunité de faire apprécier à la cour ses qualités artistiques en offrant en hommage au prince consort, François d'Assise de Bourbon, duc de Cadix, un portrait du roi Victor-Emmanuel II et une Madone.

Les délibérations du Conseil municipal de Bourg-Saint-Maurice nous renseignent qu'il fut décidé initialement de réaliser un seul tableau (délibération du 7 décembre 1849) et que prévalut seulement par la suite l'idée d'ornez chaque autel latéral d'une peinture (délibération du 17 février 1850). En juin 1850 fut achevée la première œuvre représentant *Saint Joseph et l'Enfant Jésus* (fig. 3) pour un coût de 500 £ de Savoie.

La découverte, outre d'avoir intégré les deux toiles au corpus des œuvres du peintre, a permis d'iden-



Fig. 3.



Fig. 5.



Fig. 4.

tifier l'étude préparatoire exécutée pour le visage de saint Joseph, dans une petite huile sur toile (H 48 cm x L 38 cm) versée à la Pinacothèque d'État Mus'a³, issue de l'ancien Collège des Jésuites du Canopoleno, à Sassari, dont la direction scientifique m'est confiée.

La petite peinture (fig. 4), qui offre, sur un fond neutre, la tête chenue d'un homme dégarni d'âge mûr de laquelle se dégage l'expression très intense du regard, avec une chevelure et une barbe définies par de brefs et vigoureux coups de pinceau rehaussés de blanc, était jusqu'alors considérée comme l'esquisse préparatoire du saint Pierre de la *Comunione degli Apostoli* (*Communion des Apôtres*) exécutée pour le dôme de la cathédrale Saint-Nicolas de Sassari.

Il faut cependant reconnaître que la physionomie dudit modèle se rencontre fréquemment dans beaucoup d'œuvres d'art sacré de ce peintre, mais l'existence d'une telle similitude entre l'esquisse conservée à Sassari et la tête de saint Joseph de la belle toile de Bourg-Saint-Maurice permet d'affirmer avec évidence une corrélation directe. La datation de l'esquisse s'avère assez proche de l'achèvement de l'œuvre et diffère donc à cet égard de celle avancée jusqu'à présent comprise entre 1840 et 1846.

Dans la peinture boraine, la figure de saint Joseph (fig. 3) au centre de la toile se détache d'un fond similaire à celui de l'étude de Sassari, soutenant par un geste affectueux l'Enfant Jésus qui, debout, repose ses pieds nus sur un coussin moelleux déposé sur l'établi de l'atelier où les outils de travail, hache et scie, figurent au premier plan. Des chérubins encadrent la toile aux angles supérieurs alors que sur la droite, sur un fond de tenture verte, se détache une gerbe fleurie constituant avec le lis blanc sur le côté opposé les attributs du saint.

L'usage de la draperie verte en fond, a été utilisé par le peintre pour conférer profondeur et relief à la figure du saint et à son attribut spécifique. De même manière, l'emploi du bleu pour la tunique et celui du jaune pour le manteau, lesquels ne sont pas dépourvus d'allusions symboliques précises, contribuent à « créer une ample respiration d'atmosphère colorée »⁴. La pureté des coloris, encore d'une évidente ascendance « Dix-huitième » par la richesse et l'harmonie de la composition, accompagne cette irréprochable maîtrise du dessin qui caractérise toujours l'œuvre de Marghinotti.

Avec grande netteté et fidélité au motif, sont rendus la main gauche portée en avant, les pieds nus et noueux de saint Joseph qui acquièrent un relief prononcé sur le plancher d'ais en bois, et la légère mousseline du vêtement de l'Enfant Jésus. Le souci de réduire la représentation à l'essentiel, nonobstant l'effet chromatique, crée une atmosphère sobre, recueillie, d'une forte et tendre intimité qui réussit à mêler d'une façon efficace le sens et la force expressive du sujet, affranchissant l'œuvre d'un académisme édulcoré.

La Vierge du Rosaire (fig. 5) constitue le pendant du précédent *Saint Joseph et l'Enfant Jésus* par des dimensions identiques et l'agencement. Les deux œuvres, par la simplicité de la structure de la composition, expriment la marque stylistique personnelle du peintre et témoignent de la maturité artistique atteinte au sein du filon nourricier des œuvres de dévotion réalisées au cours de son activité. Leur commande doit sûrement s'inscrire dans un tel contexte favorable, conséquent aux commissions royales, souligné par la présence constante du peintre aux expositions de la Société Promotrice à partir de 1846 et jusqu'en 1856, année où il renonça à l'enseignement à l'Académie Albertine de Turin.

Dans le doux visage de la Vierge assise sur une nuée, qui se détache au centre du tableau, entre anges et têtes d'anges lui faisant couronne, il est facile de



Fig. 6.



Fig. 7.

reconnaître le même modèle que l'allégorie de la Bonté de la fameuse peinture commémorative, *Omaggio al re Carlo Felice protettore delle Belle Arti in Sardegna* (*Hommage au roi Charles Félix protecteur des Beaux-arts en Sardaigne*), signée et datée de 1830. Dans le visage de l'Enfant semblent apparaître les traits délicats du « Puttino » (petit amour) (fig. 6) ou de l'enfant du lumineux *Portrait d'enfant*, à la fraîche tonalité pastel (fig. 7), sur le châssis duquel court une inscription dont le destinataire est peut-être l'ami, Luigi Usala écrivain et critique d'art.

Si les traits du « Puttino » de l'esquisse apparaissent idéalisés, ceux du *Portrait d'enfant* restituent la netteté d'un regard travaillé au vrai, la palette chromatique utilisée est forte et intense exprimant une chaude atmosphère romantique inspirée par la peinture pleine d'entrain de Francisco Goya exprimé au gré des cartons des fameuses tapisseries (1776-1791) de la Manufacture Sainte-Barbe de Madrid aujourd'hui au Musée du Prado. C'est le même rendu lumineux *en plein air*, d'un frais naturalisme jouant d'une tonalité claire, que Marghinotti utilise pour la représentation des fêtes champêtres insulaires et dans le pendant *Rigattiere e Panattara di Cagliari* (*Fripriers et chiffonniers de Cagliari*), peints aux alentours de 1842.

Alma Casula

1. Communication de Philippe Raffaelli, Conservateur des Antiquités et objets d'art de la Savoie et de Jean-François Laurenceau, Conservateur délégué. Recherches archivistiques de Pascale Vidonne, Archiviste municipale, Service Archives & Patrimoine de Bourg-Saint-Maurice-les-Arcs. Après attribution au peintre Marghinotti en 2010, les deux toiles ont été inscrites à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques par arrêté préfectoral du 12 mai 2011 et seront proposées au classement.

2. **Giovanni Marghinotti (Cagliari 1798-1865).** Après une période de formation romaine au sein de l'Accademia di S. Luca (Académie de Saint-Luc) entre 1822 et 1829, son activité se déroule le plus souvent en royaume de Piémont-Sardaigne entre Cagliari et Turin. Il fut nommé membre d'honneur de l'Académie albertaine de Turin en 1842, installé à Turin à partir de 1845 où il reçut de multiples commandes et différentes reconnaissances officielles. « Virtuose émérite » au Panthéon de Rome en 1844, peintre de chambre de Sa Majesté le Roi de Sardaigne (Charles-Albert, 1830-1849), il obtint la chaire de dessin et de peinture de l'Académie albertaine de Turin en 1847. En 1854, il reçut à Madrid le titre de chevalier de l'Ordre de Charles III. En 1856, après l'attribution de la Croix de l'Ordre des Saints-Maurice-et-Lazare par le roi Victor-Emmanuel II (1849-1878), il quittera l'enseignement pour rentrer définitivement en Sardaigne, où il sera très apprécié comme portraitiste.

Pour une bibliographie exhaustive, se référer à Galleri C., Pernice R., Borghi E., « *Giovanni Marghinotti a Cagliari. Opere nelle collezioni pubbliche e itinerari del sacro* » – Cagliari, 1999, pp. 121-123 (catalogue de l'exposition Marghinotti, luoghi, dipinti e storie, Cagliari Galleria Comunale d'Arte 20 février-18 avril 1999).

3. La pinacothèque Mus'a al Canopoleno, de création récente (2008), constitue un important espace d'exposition permanente à Sassari (Sardaigne) dans lequel les riches collections d'art de l'État sont accrochées en rotation avec des œuvres du Moyen Âge à l'art contemporain.

4. Delogu R. « *Profilo di Giovanni Marghinotti* », Studi Sardi, vol. IV-VII, 1940/47, p. 172. La couleur verte représente théologiquement la terre et fait aussi référence à l'humanité de Joseph. La couleur ocre-or du manteau représente la lumière de la Parole divine (entendue comme Logos, Gv 1, 1) qui enveloppe le saint qui reconnaît de la sorte la divinité du Fils qu'il est appelé à assister, alors que la tunique bleue représente la sainteté de Joseph qui lui permet de contempler, dans le ciel, Dieu même. Les couleurs seront lues par conséquent dans cet ordre : De la terre (vert) naquit Joseph qui fut investi de la lumière de la Parole divine (or) puis devint un saint contemplant la Vérité (bleue).

[Traduit de l'italien par Philippe Raffaelli]

découverte à Bourg-Saint-Maurice

l'empreinte de Giovanni Marghinotti

d'après les archives de l'église Saint-Maurice



ANTIQUITÉS
& OBJETS D'ART

[ci-contre, à droite] L'église Saint-Maurice de style néo-classique.

[ci-dessous] Esquisse du tableau de la Vierge du Rosaire, Archives municipales.

[page de droite] Lettre de commande du tableau de la Vierge du Rosaire et l'Enfant, le 18 février 1855, Archives municipales.

La découverte des tableaux

En 2010, lors d'un inventaire des objets pouvant être présentés à la Commission départementale des objets mobiliers effectué par le service Patrimoine de la mairie de Bourg-Saint-Maurice et la Conservation départementale du patrimoine, Philippe Raffaelli et Jean-François Laurenceau, conservateur et conservateur délégué des Antiquités et objets d'art, ont découvert l'existence de deux tableaux d'un peintre sarde majeur du XIX^e siècle, en la personne de Giovanni Marghinotti. Il s'agit bien d'une « découverte » car ces tableaux avaient été répertoriés par erreur comme étant l'œuvre de Carlo Zamboni, un peintre alors actif en Tarentaise.

Un pré-repérage au niveau des archives, dans les registres de délibérations du Conseil communal, avait permis de dater la période de réalisation et d'achat de différents objets pour la nouvelle église – dont les tableaux – qui fut consacrée le 10 octobre 1852. Celle-ci contient également des objets de



l'ancienne église Notre-Dame-de-l'Assomption, dont deux retables placés aujourd'hui au fond du chœur. Suite à des inondations, il fut décidé de la démolir et d'en édifier une plus spacieuse ; seul son clocher, qui avait été reconstruit en 1810, pu être conservé d'où la particularité de l'église Saint-Maurice : de style néo-classique sarde, son clocher, plus ancien, en est séparé.

La construction de la nouvelle église

La commune de Bourg-Saint-Maurice, maître d'ouvrage pour les travaux de démolition de l'ancienne église et la construction de la nouvelle, se trouvait confrontée à une charge financière importante, car le Conseil de Fabrique souhaitait doter la commune « d'un édifice permettant enfin de pouvoir accueillir une population de 3 200 âmes »¹.

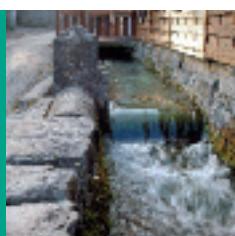
Un architecte fut désigné : Ernesto Melano, « ingénieur en chef de la division de Savoie » qui occupa le poste de premier architecte du roi Charles-Albert (1830-1849), intervint en 1833 pour décider de l'emplacement de la nouvelle église, puis, l'année suivante, l'architecte Chiron proposa un projet inspiré des plans de l'église Saint-Pierre du faubourg Maché à Chambéry, nouvellement construite par Melano. Il avait été en effet recommandé de prendre cette église de création récente comme modèle, ainsi que celle de Taninges et de Faverges, pour faire une proposition.

Le nom du chevalier Spurgazzi, ingénieur de la province apparaît ensuite dans les délibérations du Conseil communal. Il est l'auteur en 1843 d'un projet et d'un devis estimatif pour la nouvelle église qui seront adoptés. Chargé ensuite de la direction générale des travaux de construction puis de décoration, où son rôle fut prépondérant, il prendra « un intérêt tout particulier pour tout ce qui concerne les travaux de la nouvelle église ». L'ingénieur Camera que l'on désigne dans certaines publications à tort comme l'architecte de l'église, a effectué « des vacations dans l'intérêt de l'entreprise » ainsi que son successeur, l'ingénieur Giollini. Francesco Prata est également désigné comme directeur des travaux.



la forge des Allues à Saint-Pierre-d'Albigny

étude historique et projet de valorisation



**PATRIMOINE
INDUSTRIEL**

Dispositif de régulation
du débit de l'eau en pierres de taille

En 2004, la commune de Saint-Pierre-d'Albigny a acheté une forge à martinets et s'est engagée dans sa valorisation. Les premières études montrent l'intérêt historique, scientifique et touristique de ce site implanté au cœur du village des Allues.

En Savoie, milieu naturel et circonstances historiques ont pendant des siècles favorisé l'établissement de nombreux « moulins à fer », utilisés pour l'affinage du minerai et le forgeage. Le minerai de fer extrait dans les Alpes du Nord, particulièrement adapté à la fabrication d'outils à taillant et d'armes blanches, a été exporté bien au-delà des montagnes. Du Moyen Âge jusqu'aux années 1930, la Savoie accueillait des dizaines de taillanderies installées au fil de l'eau, souvent très spécialisées¹. Beaucoup ont cessé leur activité dès le début du XX^e siècle, quelques-unes se reconvertissant alors pour faire face à l'industrialisation de l'outillage et répondre à de nouvelles demandes.

Croquis d'Éliette K.
La trompe hydraulique
de la forge des Allues,
un exemple rare de dispositif
encore en place.



Jusqu'à l'endiguement de l'Isère, Saint-Pierre-d'Albigny était un passage stratégique pour le minerai des Hurtières qui transitait par le port de Pau. Aux Allues, la famille de Lescheraines possédait au XVII^e siècle une forge pour l'affinage (fourneau, « martinette à épurer », trompe en bois²). Les archives de l'époque font apparaître plus d'une dizaine d'artifices, dont beaucoup leur appartenaient. Au tout début du XIX^e siècle, la vocation artisanale et proto-industrielle du village s'affirme, avec l'établissement par Félix Delescheraines – et non *de Lescheraines* selon sa propre volonté – d'une fabrique produisant « acier, scies, faux et limes³ », qu'il dirigera jusqu'à sa mort en 1831.

S'il ne reste aucune trace de cette usine importante⁴, les aménagements visibles aujourd'hui sont autant d'indices de ce passé industriel : site dit « des fontaines », où sont captées les sources, avec un mur de barrage construit par Félix Delescheraines, jamais mis en eau ; canal maçonné ; prises d'eau multiples ; traces d'anciens moulins...

L'installation la plus remarquable qui subsiste de nos jours est la forge, installée pour partie à l'emplacement d'un ancien martinets qui appartenait en 1809 à Félix Delescheraines.

Le bâtiment a été agrandi à différentes reprises. On y observe aujourd'hui des installations caractéristiques des taillanderies du XIX^e siècle et d'autres plus exceptionnels. En amont de la forge, un dispositif de régulation atypique en pierre de taille régule le débit du canal d'amenée. L'eau est ensuite dirigée dans un coursier en tôle qui approvisionne une trompe hydraulique, elle aussi en tôle, et deux turbines Canson. L'une est reliée aux martinets, l'autre à un arbre de transmission qui actionnait



Partie amont de l'atelier, utilisé pour les opérations de coupe, de perçage à froid et d'éroulage. Le montage des machines agricoles se faisait dans un atelier adjacent.

un petit ventilateur de forge et un ensemble de machines-outils (perceuses à colonne, touret à meuler, lapidaire...).

La trompe à eau, utilisée dans les forges toscanes dès le début du XVII^e siècle, est citée pour la première fois dans les Alpes du Nord, en Dauphiné, à Pinsot en 1632. Elle a probablement été importée par les maîtres-ferriers de la région de Bergame. Son principe de fonctionnement est le suivant : l'eau chute dans un tube comportant des évents en partie supérieure qui permettent l'aspiration. L'air produit par la chute est dirigé par un tuyau vers un répartiteur sous les foyers de forge. Les trompes hydrauliques ont été abandonnées non à cause de leurs performances techniques⁵, mais en lien avec le changement d'activité, la mécanisation et l'apparition de petits ventilateurs actionnés avec les machines-outils. Le dispositif des Allues est l'un des rares qui soit actuellement complet et en place, même s'il est très abîmé. Sa dépose devra être faite avec soin car il revêt un réel intérêt pour l'archéologie industrielle.

Le principe du martinets est simple : il s'agit d'un gros marteau actionné par une roue à cames. Les martinets des Allues, de type terminal (la came agit à l'extrémité du manche), sont montés en batterie de deux, cas de figure classique dans les taillanderies. L'un servait à étirer et écarter le métal pour lui donner la forme souhaitée, l'autre était employé pour parer les pièces. D'après la mémoire orale, l'arbre de transmission actuel en acier coulé aurait

été acheté dans un chantier naval de Méditerranée et installé par Jean Alésinaz. Les ordons des martinets, en fonte mono-bloc, sont étonnants car hors de prix pour un atelier artisanal. Typiques des industries du début XIX^e siècle, il s'agit probablement de martinets similaires à ceux utilisés dans la fabrique de Félix Delescheraines. Ce dernier, qui a appris la coutellerie à Thiers, aurait-il construit ici son propre atelier, à proximité immédiate de sa résidence ?

Les Alésinaz apparaissent comme taillandiers dans le premier recensement de 1876. Joseph, Émile et Jean sont les fils de Jean-Baptiste, absent du recensement et mort à Saint-Pierre d'Albigny en 1878. Ce patronyme d'origine italienne se retrouve dans d'autres sites liés au travail du fer. Jean-Baptiste est originaire d'Argentine. En 1817, une ordonnance royale⁶ cite François Alezina, propriétaire à Pont-de-Bens « d'une grande forge, 3 petits feux de taillanderie, un martinet à deux marteaux et une martinette ». D'autres sont repérés à La Chapelle du Bard (Isère)⁷, où des Alezina sont « maîtres de forge » et « ouvriers en fer » dans la première moitié du XIX^e siècle.

On ne sait rien de la transition entre Félix Delescheraines et les Alésinaz. En 1892, le martinet est propriété de Joseph, l'aîné. Ce droit d'aînesse, si caractéristique dans la transmission des ateliers, se poursuivra avec Jean-François (1876-1968), qui transmettra le métier à ses deux fils, Joseph (1902-1924) et Jean-François (1908-1964), dit « Jean », dernier artisan à occuper cette forge.

S'il est difficile de retracer précisément l'histoire du site, l'installation du martinet effectuée par Félix Delescheraines⁸ comporte à coup sûr les martinets et le dispositif de régulation visibles aujourd'hui, ainsi qu'une trompe hydraulique. L'atelier est modernisé par les Alésinaz à la fin du XIX^e siècle. Ils remplacent la roue du martinet par une turbine Canson en bois et en acier, très caractéristique du modèle qui se propage dans toutes les taillanderies en Savoie vers 1870. Elle est très abîmée, mais la timonerie et l'injecteur sont en place. Dans le même temps, le bâtiment du martinet est agrandi et complété par la construction d'un deuxième édifice, séparé du premier par une courette. Une

deuxième turbine Canson plus petite y est installée avec quelques machines-outils. Puis, dans la première moitié du XX^e siècle, l'atelier du haut, agrandi sur la courette, vient se relier à celui du bas. Qui a remplacé la trompe hydraulique en bois par celle en tôle ? L'hypothèse que ce soit Félix Delescheraines paraît plausible : il est à ce moment à la pointe du progrès et dispose des moyens nécessaires à sa construction. Une personne ressource affirme par ailleurs que « la trompe a été remplacée par le grand-père Alésinaz à la fin du XIX^e siècle ». Mais il eut été plus logique pour eux de remplacer une vieille trompe en bois par des dispositifs de ventilation mécanique alors couramment diffusés. L'énigme reste entière...

L'absence totale d'archives d'entreprise ne permet pas de retracer l'évolution de l'activité. L'activité de taillanderie est certaine jusqu'au début du XX^e siècle, car attestée par l'enquête orale, les recensements et la présence d'une meule d'émouillage en grès. À la fin du XIX^e et au début du XX^e, trois à cinq personnes travaillent en permanence à l'atelier. On ne connaît pas le type de production⁹. À la mort de Joseph en 1924, l'activité se réduit, seul Jean et son épouse Élise apparaissent dans les recensements. De nombreuses opérations de forgeage nécessitent deux personnes, le forgeron et un « frappeur » qui manie la masse, tâche très physique qui demande de la précision. Plusieurs témoignages oraux se recoupent : Élise travaillait à la forge comme frappeur, fait exceptionnel car la forge est un « métier d'hommes ». Mais la personnalité d'Élise était à l'évidence, elle aussi, exceptionnelle et elle a laissé auprès de ceux qui l'ont connue le souvenir d'une femme au caractère bien trempé ! À la fin des années 1950, toutes les taillanderies souffrent de l'industrialisation qui capte la main-d'œuvre spécialisée. Aux Allues, Jean se réoriente dans la fabrication de machines agricoles de traction animale : arracheuses de pommes de terre, bineuses, décavaillonneurs, charrues vigneronnes, brabanettes. Il était l'un des seuls à forger les pièces de ses machines, tout comme son confrère Vullien à Mercury, la plupart des fabricants locaux concurrençaient des pièces industrialisées. La demande locale ne suffisait pas, l'atelier travaillait

pour des revendeurs et se faisait connaître lors de foires-expositions. Quand Jean arrête son activité en 1962, le feu s'éteint...

En 1998, Élise cède la forge et le jardin qui la surplombe à une famille amie, avec la promesse de ne vendre à la commune que si celle-ci s'engage à mettre en valeur l'ancien atelier. En 2010, une première étude ethnologique et historique est menée, complétée début 2011 par des relevés de la trompe hydraulique, un inventaire de l'outillage et une première approche urbanistique et architecturale du futur projet de valorisation.

L'intérêt du site est remarquable sur le plan de l'archéologie industrielle et de l'histoire locale. Le projet s'inscrit par ailleurs au carrefour de différentes opérations de développement touristique ou patrimonial, dont une des boucles de découverte du « chemin des Vignes » porté par le Parc naturel régional du massif des Bauges, qui met l'accent sur le hameau des Allues et les aménagements hydrauliques qui parcourent le village. La forge en sera le point fort. L'étude préalable oriente à ce jour la commune propriétaire vers un projet qui laisserait voir l'intérieur de l'atelier sans y pénétrer, accompagné de dispositifs d'interprétation qui permettraient au visiteur de comprendre les lieux et renverraient à d'autres sites, selon des partenariats qui restent à établir ou à conforter : la Taillanderie Busillet à Marthod, le site minier du Grand Filon aux Hurtières, le Sentier du fer de Pinsot...

Agnès Daburon & Chantal Somm



La forge des Allues aujourd'hui.



Les martinets, utilisés pour l'étrépage et le platinage. En position de travail, le forgeron était assis sur un siège à balancelle mobile accroché aux poutres du plafond.

1. Ainsi, au XIV^e siècle, Faverges est renommée pour ses ateliers de coutellerie et ses foires célèbres attirent une clientèle internationale, venant de Suisse, d'Italie ou du Dauphiné.

2. Nombreux documents dans le fonds de Lescheraines (en cours d'inventaire). En 1699, la trompe en bois doit faire l'objet de réparations. Archives départementales de Savoie : cote 30 F 4 ; autres documents : 30 F 26 ; divers procès concernant les droits d'eau 30 F 20 ; procès Astezan/De Lescheraines : 30 F 23.

3. ADS Archives départementales de Savoie, cote 62F36.

4. L'usine était implantée sur le lieu de l'entreprise actuelle Sampa-Hélios.

5. Outre sa fiabilité, la trompe fournissait un air chargé d'humidité : loin d'être un inconvénient, cette humidité activait la combustion du charbon, permettant un meilleur rendement.

6. Annales des mines :

<http://Annales.ensmp.fr/articles/1817/133-138.pdf>

7. Archives départementales de l'Isère, cote 9NUM /6^e/78/1 et 2 ; 9NUM/6^e78/5 à 10

8. Archives départementales de Savoie : C4282, cadastre de 1728, 1732 288, vue 4 ; C4882 ; L1008, cadastre napoléonien, 1809, section B, feuille unique ; 3P7266, premier cadastre français, 1890, section I, feuille 1 et section II, feuille 4 ; 3P7267, cadastre rénové, 1957, section I, feuille 1.

9. Trois haches marquées ont été trouvées lors de l'inventaire, mais cela ne prouve pas que l'atelier ait fabriqué ce type d'outillage : apposer sa propre marque sur un outil acheté à un confrère était alors une pratique courante.

inventaire patrimonial de l'eau des Pays de Savoie

bassin-versant du Rhône

des usages hydrauliques à prédominance artisanale



INVENTAIRE

L'inventaire du patrimoine de l'eau nous mène après un hors-série sur le Guiers en direction du bassin-versant du Rhône divisé entre trois bandes le long du cours du Rhône, au nord dans le Genevois français, à l'ouest dans le pays de Seyssel et au sud dans l'Avant-Pays Savoyard. Cet article s'attache à présenter ce dernier secteur entre Lucey et Saint-Pierre-d'Alvey.



Taillanderie Micoud, Saint-Paul-sur-Yenne, milieu XVIII^e siècle.

Meule d'un des deux moulins à farine de la Servagette, Saint-Jean-de-Chevelu, XVIII^e siècle.



1. Voir le cadre méthodologique de l'inventaire, *La Rubrique des Patrimoines de Savoie*, n° 23, juillet 2009, p. 24.



Scierie Passet avec le canal des Moulins, Saint-Jean-de-Chevelu, fin XIX^e siècle.

La majorité des prises d'eau (90 %) ont été implantées avant le XX^e siècle, 14 ont été aménagées entre le XVII^e siècle et le XVIII^e siècle, 13 au cours du XIX^e siècle. Ces aménagements correspondent à des activités ayant un rayonnement local et sont reliés aux activités agricoles et aux domaines forestiers environnants.

Ce bassin-versant est étroitement lié au bassin-versant du Guiers, situé au sud. Les mutations des activités hydrauliques sont comparables avec une part importante des sites artisanaux. Une distinction, au-delà des facteurs hydrauliques, est constatée avec un nombre réduit de sites industriels.

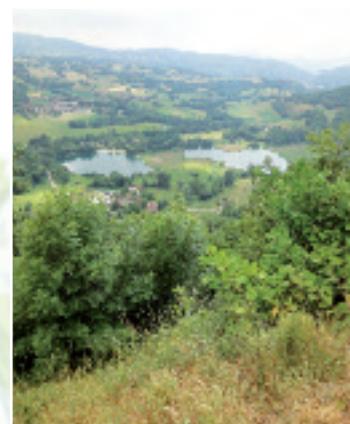
Des usages de l'eau pour quel artisanat ?

La présence d'un bief, d'un canal ou d'une réserve d'eau atteste la volonté de l'homme de maîtriser cette ressource pour utiliser son potentiel énergétique. L'implantation d'un moulin, d'une scierie ou même d'une forge dépendait des ressources en eau mais aussi des matières premières à proximité : céréales, noix, forêts, minerais, etc. Cette étroite relation entre la nature et ses ressources ponctue le paysage de bâtiments qui produisaient des farines, de l'huile, de l'outillage et des matériaux de construction.

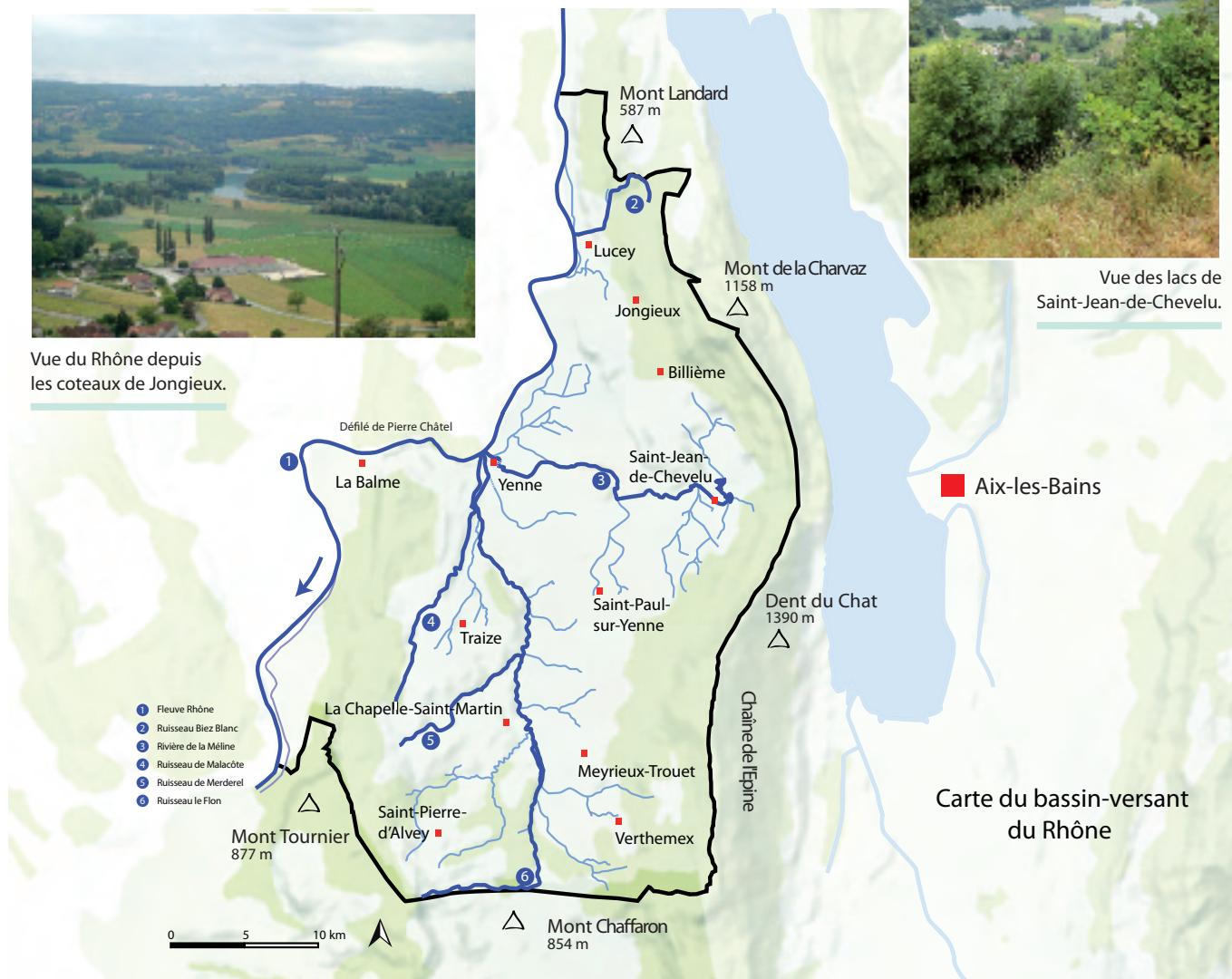
Le Rhône et le Mont Landard (alt. 587 m) délimitent l'aire d'étude au nord, le Mont Tournier (alt. 877 m) et le Mont Chaffaron (alt. 854 m) au sud. La chaîne jurassienne de l'Épine (Dent du Chat alt. 1 390 m) et le Mont de la Charvaz (alt. 1 158 m) jouent le rôle de frontière à l'est, le lit du Rhône ferme le bassin-versant dans sa partie occidentale. Il couvre au total une superficie de 120 km².



Vue du Rhône depuis les coteaux de Jongieux.



Vue des lacs de Saint-Jean-de-Chevelu.



Carte du bassin-versant du Rhône

L'aire d'étude présente une forte proportion d'activité de meunerie et de moulinage avec 71 % des sites, de sciage avec 22 % des installations, et la métallurgie complète les usages artisanaux avec 7 % des prises d'eau.

La production de force électrique, seul moteur de l'eau industrielle

Le secteur industriel quant à lui représente seulement 6 % des sites avec 2 équipements destinés à la production d'énergie électrique. Ces sites ont eu un fonctionnement distinct :

- l'usine hydroélectrique à Lucey alimentait une scierie attenante au château et le château lui-même,
- la centrale hydroélectrique de Landrecin à Yenne produisait de l'électricité pour un réseau local d'éclairage public à ses débuts en 1920 ; puis en 1946, elle a été raccordée au réseau EDF dans le cadre de la nationalisation du secteur des énergies en 1946.



Scierie de Cornillon dite scierie Clerc, La Chapelle-Saint-Martin, XX^e siècle.

Regard actuel

Seize bâtiments ont été reconvertis en logement, deux en entrepôt ou en atelier et douze n'ont plus d'affectation principalement du fait de leur mauvais état de conservation.

Le canal des Moulins à Saint-Jean-de-Chevelu, prisme des usages du bassin-versant

Le canal des moulins à Saint-Jean-de-Chevelu est représentatif des usages de l'eau du bassin-versant avec une densité de sites sur un espace limité et la présence des activités principales de l'artisanat.

Une série de cinq artifices² est présente sur un espace borné de moins d'un kilomètre entre la source de la Golette et les lacs de Chevelu. Le canal dispose des trois activités dominantes du bassin-versant : la meunerie, le moulinage et le sciage. Au-delà des aspects thématiques, ces aménagements hydrauliques se caractérisent par la diversité des prises d'eau avec deux aménagements au fil de l'eau (ou plus précisément au fil du canal) et trois autres utilisant une réserve d'eau.

L'évolution de ces artifices est à l'image du territoire pourvu d'installations créées entre le XVIII^e et le XIX^e siècles, et marquée par un transfert de l'activité de meunerie en un seul lieu, des moulins de la Servagette vers le moulin Hérítier, au cours des années 1910. Cette évolution de la meunerie entraîne l'abandon de deux moulins à farine au lieu-dit « La Servagette » et une modernisation du Moulin Hérítier avec un agrandissement afin de recevoir un outillage moderne et adapté à une production plus importante. La roue a été, notamment, remplacée par une turbine dans les années 1930 pour répondre aux besoins énergétiques grandissants. Le moulin Hérítier ferme ses portes en 1972, il a été le dernier moulin en activité dans le bassin-versant.

Actuellement, le moulin Hérítier a été réaménagé en logement, le moulin à huile et la scierie sont sans affectation, seuls des vestiges restent des deux moulins à farine de la Servagette. L'affectation des sites est aussi le reflet de l'état actuel des bâtiments du bassin-versant où la reconversion en logement mais aussi les désaffectations des bâtiments sont fortes.

En moins d'un kilomètre de canal, le moulin Hérítier, les moulins de la Servagette et la scierie Passet révèlent l'histoire et les mutations d'un patrimoine étroitement dépendant d'une économie locale fortement bouleversée par les mutations techniques et économiques régionales.

Yannick Milleret

2. Le moulin Hérítier, les moulins de la Servagette et la scierie Passet.

Actualité

Les fiches d'inventaire des bassins-versants du Guiers et du Rhône (partie savoyarde) sont en ligne sur le site de l'inventaire du patrimoine culturel depuis le mois de juin. Vous pouvez les consulter à l'adresse suivante <http://sdx.rhonealpes.fr/>

Plan des prises d'eau sur le ruisseau Biez Blanc dit de Lucey au chef-lieu, 1888 (ADS 81548).



Moulin Hérítier, Saint-Jean-de-Chevelu, XIX^e siècle, agrandi au début du XX^e siècle.



Turbine Magnat-Simon (Pont-de-Claix), Moulin Hérítier, Saint-Jean-de-Chevelu.



Moulin Jolens dit de Landrecin, Yenne, arrivée des eaux de la Méline, XIX^e siècle.

La Chapelle-Saint-Martin

Moulin Costa puis Bernerd.

Lucey

Moulin Anthelme Bouvier actuellement logement, Moulin Brondel-Roget-Puthod actuellement logement, Moulin du château, Moulin Desmareste puis pressoir à huile Paul Durupt, Moulin Durupt, Moulin Puthod, Moulin Puthod actuellement gîte, Moulin Roget-Riccard, Pressoir à huile et scierie Bouvier, Scierie du seigneur de Lucey puis Bouvier puis Bouvier-Coudurier-Puthod, Scierie et usine électrique du château.

Meyrieux-Trouet

Moulin De Rochefort puis Saucaz.

Saint-Jean-de-Chevelu

Forge Brunier actuellement entrepôt Vignolet, Moulin de la Forêt, Moulin Hérítier, Moulins de la Servagette, Scierie Passet.

Saint-Paul-sur-Yenne

Moulin de Challière, Scierie de Marette puis Durand, Scierie Perriand, Taillanderie Micoud.

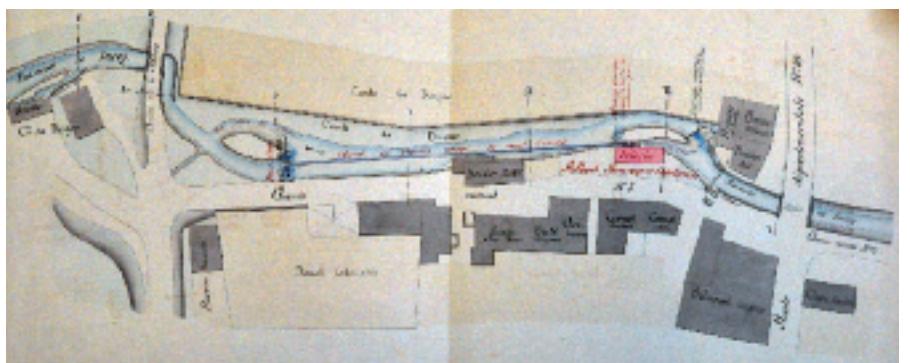
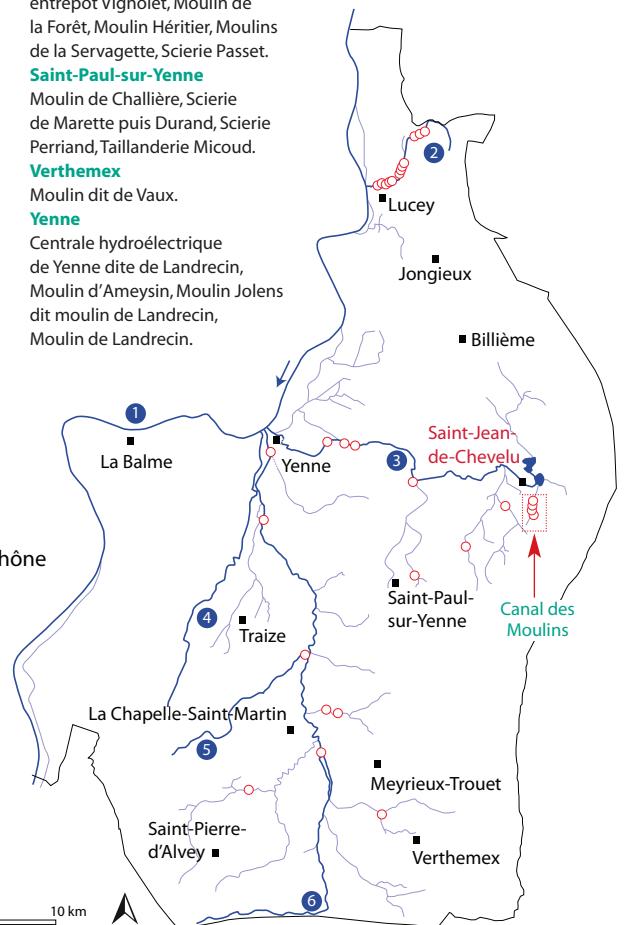
Verthemex

Moulin dit de Vaux.

Yenne

Centrale hydroélectrique de Yenne dite de Landrecin, Moulin d'Ameysin, Moulin Jolens dit moulin de Landrecin, Moulin de Landrecin.

Carte du bassin-versant du Rhône avec les sites inventoriés



notes de lecture



Hannibal et les Alpes, une traversée, un mythe

coédition Infolio/Musée dauphinois, 2011
ISBN 978-2884742443 - 29 €

Le catalogue de l'exposition « Hannibal et les Alpes » qui se tient au Musée dauphinois d'avril 2011 à juin 2012 traite de l'épisode de la Deuxième Guerre punique (219-202 avant notre ère), avec la mythique traversée des Alpes par le général carthaginois Hannibal Barca (247-183 avant J.-C.), et s'attache à expliquer le contexte historique de cette expédition, à percer la personnalité d'Hannibal au regard des textes antiques ainsi que l'imaginaire « héroïsant » mis en place au fil des siècles. Plusieurs spécialistes français et italiens, universitaires, conservateurs ou archéologues, apportent un éclairage nouveau sur les conditions du passage, sur son contexte, sur les sources historiques qui le mentionnent et sur l'engouement extraordinaire que cette traversée suscite depuis plus de vingt-deux siècles.

Quand Grecs et Romains découvraient les Alpes

par Colette Annequin, édition Picard
ISBN 978-2-7084-0836-4 - 65 €

Entre Protohistoire et histoire romaine c'est le moment de découverte et d'appropriation des Alpes par les Grecs et les Romains que Colette Annequin a choisi de traiter. Citant et illustrant les textes antiques, l'auteur les interroge à l'aune de l'archéologie et des sciences nouvelles. Cette confrontation, entre mythe et histoire, s'étend sur plus d'un millénaire, depuis Hésiode à la fin du VIII^e siècle av. J.-C., jusqu'à l'évêque Sidoine Apollinaire au V^e siècle de notre ère. Ce lieu « tout hérissé de glaçons et de frimas de l'hiver », c'est celui que traversent Hannibal



et son armée, c'est aussi celui que foule César et ses soldats venus « fermer la route des Alpes » aux Gaulois menaçants.



La bâtie de Luisandre (Ain). Histoire et archéologie d'une fortification savoyarde de frontière au XIV^e siècle

par Alain Kersuzan, édition Université de Savoie/Laboratoire Langages, Littératures, Sociétés, Collection Castellania, n°1, 2010
ISBN 978-2-915797-65-7 - 13 €

Le terme de « bâtie » définit originellement une fortification construite en bois et en terre. Elle se distingue du château-fort ou de la maison-forte car elle n'est pas siège d'un pouvoir administratif. Son rôle est strictement militaire. Située dans les environs de Saint-Rambert et d'Ambérieu-en-Bugey, la bâtie de Luisandre a été érigée en 1305 par la Maison de Savoie dans le contexte des guerres delphino-savoyardes. Elle fait face au château rival des Allymes. Du fait de la résolution du conflit entre Dauphiné et Savoie en 1355, son histoire n'aura duré qu'un demi-siècle. La richesse des archives ainsi que l'« intégralité » des vestiges du site ont permis à l'auteur de dresser une reconstitution fidèle d'un système architectural militaire entre deux principautés en guerre : le Dauphiné et le comté de Savoie durant la première moitié du XIV^e siècle.

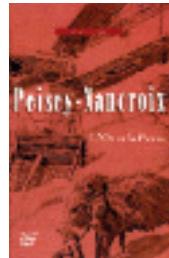


Des drôleries gothiques au bestiaire de Pisanello. Le Bréviaire de Marie de Savoie

par Anne Ritz-Guilbert, coédition CTHS/INHA, 2010
ISBN 978-2-7355-0719-1 - 33 €

La médiathèque de Chambéry possède des trésors d'enluminure, dont le *Bréviaire de Marie de Savoie* est sans conteste la pièce maîtresse. Ce précieux manuscrit a été

copié et décoré en 1434 à Milan à l'intention de Marie de Savoie, fille du duc Amédée VIII et épouse du duc de Milan Filippo Maria Visconti. Il est l'œuvre d'un atelier anonyme connu sous le nom de Maître des Vitae Imperatorum. Orné d'une iconographie foisonnante, il suscite l'émerveillement du lecteur-spectateur. L'ouvrage d'Anne Ritz-Guilbert, version grand public de sa thèse, nous restitue toute la richesse de cette magnifique œuvre d'art au travers d'un commentaire de très grande qualité accompagné de nombreuses reproductions.



Peisey-Nancroix. L'Or et le Pierre

par Patrick Givelet, éd. La Fontaine de Siloé 2011, ISBN 978-2-84206-488-4 - 30 €

Cet inventaire thématique des patrimoines de Peisey-Nancroix nous interroge depuis la Préhistoire jusqu'à l'époque contemporaine, sur l'histoire de ce territoire et de ses habitants au travers des vestiges archéologiques, architecturaux et archivistiques, depuis le Néolithique, en passant par la riche histoire religieuse liée à la christianisation, jusqu'à cette première révolution apportée au sein des communautés montagnardes traditionnelles par l'exploitation des mines de plomb argentifère ; sans oublier la seconde révolution de l'or blanc. Il s'agit de retracer toute la richesse de l'histoire peiserote pour mieux comprendre les enjeux des bouleversements apportés par le développement du tourisme de masse. Interroger son histoire pour mieux définir ce que l'on est.

Abécédaire illustré et passionné du 150^e anniversaire de l'Unité italienne

par François Forray et Cédric Brunier, coédition La Vie nouvelle/La Fontaine de Siloé, 2011, ISBN 978-2-84206-530-7 15 €

Nous avons présenté *L'Abécédaire illustré et passionné du 150^e anniversaire du Rattachement de la Savoie à la France*, des mêmes auteurs et éditeur. Il s'agit aujourd'hui d'évoquer le thème de l'Unité italienne dont nous fêtons en



2011 le cent-cinquantième anniversaire. L'approche est volontairement simplifiée au travers de petits articles indépendants dont la logique est alphabétique. Chaque lettre donnant naissance à un développement éclairant un aspect du sujet. L'illustration de l'ouvrage est de nouveau confiée à Alain Billard, jeune illustrateur de bande dessinée, et oscille entre caricature et réalisme. François Forray, historien de la Savoie et Cédric Brunier, professeur certifié d'histoire géographique, proposent une chronique décalée de l'histoire de la Savoie. Pour découvrir les événements de l'Unité italienne avec « humour et humeur ».

Des premiers alpinistes au barrage

Le tourisme dans l'ancien village de Tignes (1859-1952) par Cédric Broët, Imp. L'Edelweiss - 20 €

L'historiographie tignarde ne compte curieusement pas d'ouvrage dédié à la station de sports d'hiver et à la question du tourisme local. Les Archives municipales comblent aujourd'hui ce manque. L'arrivée des premiers alpinistes en Vanoise au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle puis la popularisation du ski dans les années 1930 font entrer Tignes, « l'une des premières stations alpêtres d'Europe », dans l'ère du tourisme. La construction du barrage en noyant le vieux Tignes, empêcha la transformation du village en station de sports d'hiver moderne. Inachevé, cet essor touristique bouleversa profondément destin et mode de vie de la communauté tignarde. Le tourisme sera néanmoins le moteur du renouveau de Tignes par l'aménagement d'une station à 2 100 m d'altitude...



NOTES DE LECTURE

En s'appuyant sur la richesse des fonds d'archives, l'ouvrage retrace ce premier développement touristique, une période déterminante de l'histoire locale.



Du torrent au courant photographies de Céline Clanet, textes d'Hervé Gaymard et de Thierry Salomon, notice historique de Pierre Blancher, coédition Actes sud/Fondation Facim, ISBN 978-2-7427-9649-6 - 32 €

Publié à l'occasion du 50^e anniversaire du complexe Roselend-La-Bâthie, ce livre invite à découvrir la formidable aventure technique et humaine des barrages hydroélectriques en Savoie. Bruno Salomon offre à notre réflexion un texte qui interroge la nature et l'imaginaire de cette source d'énergie. La photographe Céline Clanet a saisi les différentes facettes d'un patrimoine méconnu, environnement naturel, infrastructures cachées, acteurs humains. Pierre Blancher, en appendice, nous gratifie d'une histoire des différents ouvrages hydroélectriques du Beaufortain. Ces gigantesques ouvrages d'art ont su intégrer pleinement notre patrimoine du fait de leur monumentalité, de la symbiose qu'ils ont su opérer avec leur environnement, ainsi que de la place qu'ils ont pris dans notre société consumériste. Considérée comme propre, l'énergie hydraulique possède tous les atouts pour faire face aux bouleversements énergétiques et climatiques à venir.

Vinciane Néel

- Actualités patrimoine **3 à 5**
- Collections départementales **6 à 8**
- Actualités Pays d'art et d'histoire **9**
- Actualités Interreg **10 & 11**
- Patrimoine remarquable **12 à 15**
- Dossier – Art rupestre **16 à 19**
- Archéologie **20 & 21**
- Archives départementales **22 & 23**
- Archives municipales **24 & 25**
- Antiquités & objets d'art **26 à 29**
- Patrimoine industriel **30 & 31**
- Inventaire **32 à 34**
- Livres **35**



CONSEIL GENERAL

